



NOS PETITS ET GRANDS HÉROS

6
HISTOIRES
INÉDITES
POUR LES
11-15 ANS



CN 1945-2025
80
ans 2025

1^{er} soutien du livre en France

Partir
et lire

**PARTIR
EN
LIVRE**

NOS PETITS ET GRANDS HÉROS



6
HISTOIRES
INÉDITES
POUR LES
11-15 ANS



1^{er} soutien du livre en France



Chaque nouvelle est accompagnée d'une ambiance sonore créée spécialement pour le Livrodrome par Jérôme Hoffmann, constructeur d'espaces sonores au sein de Braquage Sonore & Cie.

Scannez ce QR code, choisissez la nouvelle et lancez le lecteur correspondant pour plonger dans une expérience de lecture où les sons et les mots formeront un tout.

Sommaire

Avant-propos		7
Adèle Tariel	<i>Super-héros malgré moi</i>	13
Mickaël Brun-Arnaud	<i>Viral</i>	25
Anne Goscinny	<i>La main invisible</i>	39
Olivier Gay	<i>La fille du feu</i>	53
Lily-Belle de Chollet	<i>L'étoffe d'une héroïne</i>	69
Baptiste Beaulieu	<i>Le secret d'Alyone</i>	85
Les auteurs		97

Avant-propos

Du 17 juin au 19 juillet 2026, la 12^e édition de Partir en Livre, le grand festival du livre pour la jeunesse organisé par le Centre national du livre sur proposition du ministère de la Culture, met à l'honneur « Nos petits et grands héros ».

Un thème fort, inspirant et fédérateur, qui résonne tout particulièrement avec les imaginaires de l'enfance et de l'adolescence. Héros et héroïnes peuplent les récits dès le plus jeune âge : aventuriers courageux, jeunes résistants, enfants en quête d'identité ou personnages aux pouvoirs fantastiques... Tous et toutes participent à l'éveil de l'imagination, à la construction de soi, à l'apprentissage de la complexité du monde.

Partir en Livre rassemble chaque année plus de 300 000 enfants, adolescents et parents l'été, autour du plaisir de lire. Ateliers, jeux, spectacles et rencontres avec les auteurs donnent vie au livre et à la lecture dans les bibliothèques, les écoles, les librairies, les établissements médicaux, dans les colonies et centres aérés, à la plage ou au pied des immeubles. Cette manifestation nationale, comme les résidences et masterclasses d'auteurs menées par le Centre national du livre tout au long de l'année, y compris pendant les vacances, sont primordiales pour donner ou redonner aux plus jeunes le goût de la lecture.

Après *10 nouvelles sportives* en 2024 et *Les animaux et nous* en 2025, nous avons à nouveau choisi de confier l'écriture de nouvelles à un panel d'auteurs et autrices emblématiques de la littérature jeunesse, rassemblées dans ce recueil. Composées par Adèle Tariel, Mickaël Brun-Arnaud, Anne Goscinny, Olivier Gay, Lily-Belle de Chollet et Baptiste Beaulieu, les histoires de ce livre donnent à lire la diversité des figures héroïques qui habitent la littérature pour la jeunesse. Du super-héros au bout du rouleau à l'adolescente intrépide face au danger, en passant par l'école des actes héroïques et les sentiers galactiques de la persévérance, les univers sont variés et les réflexions fécondes, laissant chacun et chacune y puiser des inspirations pour forger ses propres valeurs.

Ce recueil est diffusé gratuitement et largement en format physique pendant tout le festival et en version numérique sur le site de Partir en Livre, pour être accessible au plus grand nombre : les histoires peuvent aussi vivre à travers les lectures à voix haute, des concours, des enregistrements de podcasts...pour une expérience du livre vibrante et collective.

Parce que lire, c'est aussi se projeter, s'identifier, rêver, résister, Partir en Livre mettra en lumière la puissance des récits et des personnages qui, depuis toujours, accompagnent la jeunesse sur le chemin de la lecture et de l'émancipation. Vous aussi, devenez le héros ou l'héroïne de votre propre histoire !

Régine Hatchondo
Présidente du Centre national du livre

Les nouvelles



Adèle Tariel

SUPER- HÉROS, MALGRÉ MOI

Je m'appelle Orion. Oui, comme la constellation.

Je n'aurais pas pu m'appeler Nathan ou Léo. Non. Chez nous, on ne fait pas dans la modestie : faut que ça claque, ça brille, ça scintille, du prestige, du souffle, voyez-vous. Orion, quelque part entre l'ange et l'étoile. Je suis un super-héros certifié de classe A, validé par le ministère de la Sauvegarde internationale et des Interventions périlleuses, le MSIP.

M'appeler Léo, j'aurais aimé je crois.

On imagine souvent les super-héros comme des êtres façonnés par le destin. La réalité est plus simple : façonnés par l'hérédité. Je suis né dans une famille

pour qui sauver le monde n'est pas une option mais une obligation, une taxe génétique. Né pour servir.

J'ai hérité des mêmes dons que mes parents : force surhumaine, rapidité hors norme, vol intuitif, vision nocturne. Voir dans le noir, OK c'est pratique, mais c'est aussi une bonne excuse pour me faire cravacher nuit et jour.

L'apparition des superpouvoirs dans la petite enfance, c'est courant chez nous, mais c'est toujours une fierté pour les parents. On a davantage attendu que je soulève le canapé sans effort pour la première fois que mes premiers pas. Quand j'ai arrêté un bus lancé à pleine vitesse à quatre ans, ils ont souri pendant deux jours.

Il n'y a jamais eu de doute, jamais eu d'autre scénario pour moi : j'étais destiné à sauver, comme tout bon super-héros qui se respecte.

J'avoue, ce boulot cumule un certain nombre de bons côtés : on vous aime, vous admire, on veut vous photographier. Et cette délicieuse sensation de se sentir utile, d'infléchir un instant la marche du monde.

Mais c'est aussi l'impression d'être surveillé tout le temps. Et puis, zéro droit à l'erreur ni à l'échec, la survie de l'humanité en dépend, paraît-il. On se doit aussi de rester humble, discret, et de garder le sourire. Interdiction de se plaindre, on a déjà trop de chance d'être qui l'on est.

Et aujourd'hui, le boulot du super-héros, c'est plus ce que c'était. C'est carrément devenu de l'abattage.

Trop de gens à sauver : les migrants, les réfugiés climatiques, les victimes de violences en tout genre, les glaciers, les forêts, les écosystèmes, les pandas, les abeilles, les poissons... (mais je ne peux pas non plus empêcher le réchauffement des océans, y a des limites). On ne s'arrête jamais. À dire vrai, je ne sais même plus si ce monde est encore « sauvable ».

Et de la paperasse tout le temps. De nos jours, être un super-héros, c'est rédiger un rapport sur TOUTES les interventions, absolument toutes. Décrire qui, où, quand, comment, quel mode de sauvetage, pour quel objectif. J'en arrive à un point où, si je vois une coccinelle sur le dos, je dois remplir le formulaire 89B – Assistance à petite créature non humaine. Obligé de transmettre des rapports en continu au MSIIP. Objectif : rentabilité. Tu parles.

Tout ça m'a épuisé à la longue. Un jour, j'ai failli m'endormir en vol et être percuté par l'un de ces centaines de drones qui polluent le ciel et nous polluent la vie par la même occasion. « Pardon pour la gêne occasionnée », a bipé le robot. À défaut d'être humain, ils sont polis.

La goutte d'eau, ça a été la nouvelle combinaison réglementaire BX28-2-3 OBLIGATOIRE, pour être mieux identifié parmi les drones, soi-disant. Le premier jour, j'ai senti direct qu'il y avait un souci. Quand je l'ai enlevée, je ressemblais à une pizza pepperoni. De grosses plaques rouges partout.

Là, j'ai craqué : j'ai éclaté en sanglots. Oui, tout le monde pense que les super-héros ne pleurent jamais. Évidemment, c'est faux. On n'est pas (encore) des machines, hein. On n'imagine pas que nous puissions être vulnérables à l'usure. On pense que nos forces sont infinies, notre mental toujours au top, et nos cœurs blindés.

Le lendemain, je ne suis pas sorti de ma chambre. Le soir même, j'avais perdu ma cinquième étoile sur Heros Advisor. Rétrogradé et humilié par des commentaires assassins du type « Délai d'intervention trop long », « payé à rien faire », « Je déconseille. Le père était mieux. ». Re-crise de larmes. Cette cinquième étoile que j'avais mis plus d'un an à décrocher (mon père – qui ne l'avait jamais eue, lui – avait sorti le champagne).

Épuisement total, bout du rouleau. Je me sentais vieux. À dix-sept ans. Et pas d'arrêt maladie possible pour les super-héros. Comme si nos superpouvoirs nous préservaient du burn-out galactique. L'impression de ne plus être un humain.

Alors j'ai décidé de raccrocher. Pour de bon.

Enfin, c'était l'idée.

– Personne n'a jamais osé démissionner chez les super-héros ! T'imagines la honte pour notre famille ? a hurlé ma mère.

– Tu pourrais juste prendre une dispo, un moment pour te reposer. Et tout irait mieux ensuite..., a proposé mon père, en se grattant nerveusement l'intérieur du bras (la nouvelle combi, sans doute). C'est quand

même un boulot sûr, valorisant... Par les temps qui courent, c'est pas si courant.

– Oui, fais ça, plutôt. Parce que de toute façon, tu ne sais rien faire d'autre. Enfin, je veux dire, tu es très bon en sauvetage. On le sait depuis que tu es petit. Et cette étoile, là, tu vas la reconquérir. Hein, mon champion ! T'es Orion le super-héros, quand même. Tu ne peux pas être déclassé en citoyen normal, ce serait horrible pour toi, mon chéri.

Ça m'a brisé le cœur. Sans mes superpouvoirs, je ne vaudrais plus rien, je ne servais à rien.

Bref, j'ai laissé tomber cette idée de démissionner.

Et puis un soir, alors que je revenais de ma trente-quatrième intervention de la journée (record de la saison), je l'ai vue. Resplendissante dans sa combinaison zébrée (pas réglementaire, une débutante sans doute, on leur accorde plus de libertés), cape dorée et casque scintillant vissé sur sa chevelure flamboyante, couleur feu. Elle était accoudée à la rambarde d'un toit-terrasse et admirait les lumières de la ville. Elle s'octroyait une pause, elle avait bien raison. Sans réfléchir, je me suis posé délicatement derrière elle.

– Salut... Tu fais partie de la promo Étoiles montantes ? ai-je demandé timidement.

Elle a sursauté, s'est retournée et m'a déshabillé du regard avec ses grands yeux verts. J'ai fondu. Ses paupières étaient couvertes de paillettes argentées. Interdit pourtant, pourrait entraver la vision pendant le vol suborbital. Quelle rebelle. J'ai re-fondu.

– La quoi ?

– La promo des nouveaux. T'as quoi comme pouvoirs ?

Elle m'a fixé un moment puis a éclaté de rire.

Elle s'est approchée de moi.

– T'aimes pas mon costume ? a-t-elle demandé tout bas.

Je n'ai pas compris, mais j'ai souri.

Puis, enfin, la connexion a repris dans mon cerveau ramolli. Je m'étais planté. Elle n'en était pas. *Quel débile!*

– Le tien est plutôt stylé. Très moulant quand même. Ça ne te gratte pas ? Je t'ai même pas vu arriver, dis donc... Au fait, moi c'est Carmen. Et toi ?

– Orion, j'ai murmuré, bien conscient que c'était bizarre. Mais je n'avais pas le cœur à lui mentir sur toute la ligne. Pas question de lui parler de mon statut, je voulais qu'elle me voie comme un humain normal, comme elle.

Elle a soulevé délicatement mon masque du bout des doigts pour découvrir mon visage en entier. J'ai senti que je rougissais.

– Orion... OK. Tu viens danser, le super-héros ?

Elle parlait vite. Elle a attrapé ma main, je n'ai pas résisté. On est entrés dans un grand salon rempli d'humains, vêtus de tenues de soi-disant super-héros (des contrefaçons). Ils dansaient comme des fous, le sourire aux lèvres. Elle s'est mise à les imiter, alors moi aussi. Personne n'a semblé remarquer ma présence, ne m'a demandé quoi que ce soit, ni de sauver qui que ce soit. Ça m'a fait un bien fou. Au fil de ces heures à bouger sans but, j'ai senti mon corps se détendre, le

stress s'évacuer. Carmen ondulait avec grâce en tenant les bords de sa cape les yeux fermés, comme quand je me laisse porter par les courants d'air chauds.

Puis elle m'a tendu un verre, elle a vidé le sien en plongeant ses yeux dans les miens.

Au moment de boire, une décharge électrique a secoué mon bras. J'ai sursauté et le liquide orangé a aspergé mon visage.

Carmen a pouffé. J'ai jeté un œil à ma montre super-connectée : dix alertes non consultées. J'avais entendu parler de cette punition électrique quand on dépassait ce seuil. Mais je n'avais jamais expérimenté. La violence. Je n'avais plus le choix.

– Je suis désolé, je dois filer, j'ai bredouillé.

– OK... Mais attends ! La sortie, c'est pas par là, m'a-t-elle lancé alors que je me dirigeais vers la terrasse. Et... samedi, je vais au Comic Fest. Tu dois connaître, j'imagine, le rassemblement de cosplay. Tu viens ? On se retrouve devant le Palais des congrès à 15 heures, OK ?

Je n'ai rien capté, mais j'ai dit oui. Je voulais tellement la revoir. J'ai déguerpi vers la porte d'entrée, le cœur battant. Dans la rue, j'ai décollé juste avant la nouvelle décharge électrique. J'ai essayé de rattraper mon retard, mais c'était la cata : 0 % concentration, 100 % Carmen. J'ai brûlé un morceau de ma cape dans un incendie, heurté une éolienne de plein fouet et failli laisser tomber un petit enfant en plein vol.

Le lendemain, c'était décidé. J'ai renoncé définitivement à mon « devoir ». J'ai balancé la montre

de l'enfer pendant le dernier vol. Puis j'ai signé le formulaire ZZXB12 – « Défection ». Toute démission est définitive et entraîne la perte instantanée des superpouvoirs.

Banco.

Redevenir personne. Devenir quelqu'un.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est que je n'ai pas tremblé une seconde. Au contraire, j'étais soulagé. Mes parents ont piqué la plus grosse crise de l'univers, ma mère a jeté le frigo contre le mur, mon père a caché ses pleurs derrière son masque. Mais je n'entendais plus rien. J'attendais samedi.

J'y suis allé.

À pied. C'était long de ne pas voler.

Sans cape.

Sans rien.

Juste un sweat gris et un jean. Tout doux.

Mais Carmen, elle, avait encore son costume. Et les centaines de personnes qui attendaient pour entrer avaient AUSSI un costume. Pourquoi ? OK... ! C'était ça le concept du « Comic machin ». J'avais un peu de mal à être un humain normal.

Elle a écarquillé les yeux en me voyant arriver :

– Mais... Pourquoi t'es pas déguisé ?

Je l'étais pourtant. Enfin, non, plus maintenant. J'étais le nouveau moi.

– En fait, j'ai dû...

C'est là qu'un grand elfe bleu avec des oreilles pointues s'est planté devant nous. Il m'a détaillé des pieds à la tête.

– Pas mal ton cosplay de héros fatigué. Trop stylé, en vrai. Tu fais genre super-héros blasé par le système ? C'est hyper original, jamais vu ça. Bien joué !

La vérité n'a jamais été aussi criante. Il m'a adressé un clin d'œil et s'est éloigné. On est entrés. Ma main a effleuré celle de Carmen et un frisson a parcouru tout mon corps.

À l'intérieur, une foule extravagante et colorée rugissait de plaisir : des pirates aux cheveux longs, des robots à la voix métallique, des gentils sorciers, des clowns maléfiques, des vampires sexy, et bien sûr une armada de super-héros en combinaisons (très) approximatives. Comment pouvait-on associer les sauveurs du monde à ces créatures improbables ?

Certains dansaient, se serraient dans les bras, d'autres prenaient la pose devant les téléphones. Ils semblaient jouer comme des enfants, costumés simplement pour le plaisir. Ils s'étaient permis d'être quelqu'un d'autre, comme moi. Ou peut-être que c'était maintenant qu'ils se sentaient vraiment eux-mêmes, comme moi.

– Les gens sont magnifiques, non ? s'est enthousiasmée Carmen. T'as vu le super-héros derrière le bar ? Il est habillé comme toi, quand t'es venu à la fête.

J'ai halluciné, le gars était déguisé en moi. Il portait le masque à l'envers mais quand même, c'était sans doute un connaisseur, pas comme Carmen. Et heureusement.

– Ah oui, mais je ne l'aime plus trop ce costume, c'est pas vraiment moi.

– Moi je t'aime bien dans les deux, a-t-elle répondu en me caressant la joue.

J'ai eu très chaud d'un coup.

Puis elle s'est mise à sautiller vers le grand podium central :

– Viens, le défilé va commencer.

La musique était assourdissante, et le public survolté. Nous avons retrouvé par hasard l'elfe accompagné d'un chevalier noir au sabre laser. Il nous a gentiment tendu son seau de pop-corn. Il s'est penché vers moi et m'a hurlé à l'oreille :

– J'adore cet endroit, c'est le temple de la liberté !

Carmen a attrapé une grosse poignée de maïs soufflé et a gobé tous les grains d'un seul coup en riant. Puis elle s'est mise à cracher, elle inspirait bizarrement et devenait toute rouge. Elle ouvrait la bouche mais n'arrivait pas à prononcer un mot. Merde, elle s'étouffait ! Le chevalier est resté paralysé par la panique, la bouche ouverte. L'elfe a crié :

– Ça va ma chérie ? Tu veux un verre d'eau ?

Drôle de méthode, le verre d'eau.

J'ai bondi derrière elle. Ni une ni deux, j'ai placé mes poings sous son sternum et pressé fermement vers le haut. Manœuvre de Heimlich, premier cours de la formation de super-héros, la base. J'ai répété le mouvement trois fois et, enfin, le pop-corn a jailli comme un bouchon de champagne.

Carmen a repris sa respiration quelques instants, les mains appuyées sur les genoux. Elle s'est relevée et m'a sauté au cou. Ses cheveux embaumaient la pêche. Une chaleur intense m'a envahi, je ne m'étais jamais senti aussi heureux. Sa douceur... si puissante, son superpouvoir.

– Merci, a-t-elle murmuré contre moi.

Quand elle a desserré son étreinte, j'ai découvert que tout le monde me regardait.

L'elfe m'a tapé sur l'épaule.

– Pas mal pour un mec en sweat.

J'ai souri.

Pas mal, oui.



Mickaël Brun-Arnaud



Quand Jérémie reprit connaissance, il le fit avec l'impression d'avoir laissé son corps quelque part derrière lui. Gisait-il loin d'ici sur un trottoir, vidé de souffle et d'âme, lèvres écorchées contre le macadam, au milieu d'une foule informe et des passants qui l'enjambaient ? Reposait-il sur les tomettes de la cuisine familiale, tel un pantin disloqué, parmi les débris d'un bol breton brisé ? Non, son corps était bien là, enveloppé dans le linceul hospitalier d'un brancard poussé à toute allure sur le carrelage de grès, d'où sa main droite retombait, tel un métronome de chair battant contre le fer au rythme des couloirs traversés. Mais soudain, le cortège s'interrompit, et Jérémie réintégra brutalement son enveloppe charnelle où l'attendaient les douleurs de sa chute, ses angoisses ranimées et une insupportable nausée.

– Qu'est-ce qu'on a, ici ? demanda en s'approchant une femme en pyjama bleu, alors qu'un infirmier lui tendait une feuille froissée aux écritures

indéchiffrables. Bonté divine, c'est la troisième fois en seulement un mois ? Jérémie, je sais que tu peux m'entendre ; suis la lumière de la lampe torche avec tes yeux ; comme ça, oui, c'est parfait. Dans l'ambulance, son Glasgow était à... douze. OK, on remonte tout doucement. Jérémie, je vais avoir besoin que tu te concentres sur ma voix un instant. Tu as mal quelque part ?

D'une main tremblante, Jérémie posa son doigt sur son estomac et remonta le fil de ses côtes endolories jusqu'à son col.

– Tu as mal au ventre, puis à la gorge, c'est ça ? D'après ce que je lis, tu as beaucoup vomi sur le trajet, et les vomissements peuvent irriter les parois de l'œsophage. Ta perfusion est en train d'être posée, je vais pouvoir te donner un antinauséux en attendant les examens. Tu es aux urgences de l'Hôpital Ouest et je suis ton médecin, le docteur Desroches. Si tu le souhaites, tu peux m'appeler Barbara, OK ? Tu te souviens de ce qui s'est passé, Jérémie ?

Oui, Jérémie s'en souvenait. Non, il n'avait aucune envie d'en parler.

La seule chose qu'il voulait, lui, c'était quitter son corps à nouveau.

Cesser totalement d'exister, sur les réseaux comme dans la réalité.

– Ne t'inquiète pas si ça ne te revient pas, répondit l'urgentiste, percevant son mouvement d'évitement. Accroche-toi, mon grand, tout va bien se passer.

« Tout va bien se passer », c'était exactement ce que lui avait dit son meilleur ami Tom, hier, à la veille

des élections, alors qu'ils décrochaient les antivols de leurs bicyclettes dans le local à vélos du lycée, pour rentrer chez eux. « Je veux dire, t'as tellement bossé pour ça, Jérem'. T'es toujours volontaire pour tout ce que les autres ne veulent pas. Tout le monde te kife, les profs comme les élèves. Ça serait complètement dingue qu'ils ne votent pas pour toi... Tu sais, t'es un peu notre héros, mec ! »

Pourtant, ce matin, rien ne s'était passé comme Tom l'avait imaginé ; et à présent, Jérémie était à la recherche de sa propre respiration pendant qu'un essaim médical indifférencié bourdonnait autour de lui, sacrifiant ses pudeurs, ses réticences et son intimité en lui arrachant ses vêtements pour lui enfiler une blouse délavée, qui ne tenait que par un bouton-pression à moitié décousu, tout en haut de son dos. Une soignante, les mains dans les poches de son jean tout juste retiré, recueillait et consignait l'ensemble de ses effets personnels dans le dossier patient : la clé de son vélo, un ticket de caisse et... ce qu'il y avait subtilisé. Cette chose qu'il tenait fort dans sa main, comme s'il pouvait la fondre entre ses doigts.

– Ses poches sont vides, Barbara, annonça la soignante, qui terminait d'enfermer ses vêtements dans un sac.

– Jérémie, s'il te plaît..., l'implora soudain celle qui voulait qu'il l'appelle Barbara – comme si cette familiarité pouvait tout arranger. Je sais que c'est très difficile pour toi, mais je dois évaluer la gravité

de la situation. Alors, montre-moi, s'il te plaît. Tu l'as caché entre les draps, Jérémie, n'est-ce pas... ?

Ainsi dévasté par ce qu'il s'apprêtait à révéler et la honte qui y était associée, Jérémie relâcha le poing et laissa échapper ce qu'il avait essayé d'y dissimuler. Le téléphone, libéré, glissa sur le drap à usage unique avec un bruit mat, presque obscène ; et l'écran, fissuré dans un coin, s'illumina aussitôt – docile, traître, sans avoir été sollicité : exactement comme il l'avait fait toute la matinée. Même pas besoin du code : son visage, même enlaidi de larmes, avait suffi à *Face ID* et, sur l'application dont il tirait autrefois toute sa dopamine et sa fierté, les billes rouges s'empilaient comme des globules affolés.

– Hémorragie notificative, Docteur. Plus de cinq cents notifications depuis la dernière ouverture de l'application, constata l'infirmière.

– Merci de ta confiance, Jérémie. On est là pour toi.
Puis s'adressant à l'infirmière :

– N'ouvre aucune application avant que je ne te le demande, Stéphanie, s'il te plaît. Tiens, poursuivit-elle en lui tendant le câble HDMI/USB-C stérile qu'elle venait de sortir d'un tiroir du chariot médical, on va démarrer le monitoring.

Dans la salle en forme d'amphithéâtre, les lampes s'éteignirent progressivement jusqu'à ne laisser que la lueur de l'écran mural sur lequel, à la consternation de Jérémie, s'affichait ce qu'il avait désespérément voulu *être lui*. Ce qu'ils s'apprêtaient tous à regarder, ce n'était ni les résultats de ses examens sanguins ni

une radio de son thorax. Non. C'était ce profil qu'il avait construit publication après publication, story après story, sous le filtre saturé d'une hypocrisie communément admise, pour montrer qu'il était un élève modèle, travailleur et engagé, mais sincèrement proche et empathique envers ses camarades en difficulté. Ce qu'ils s'apprêtaient à mesurer, ce n'était ni son pouls, ni ses réflexes, ni sa tension artérielle, mais ce qu'il restait à présent de son statut social et de son identité. D'un geste, le médecin ordonna à l'infirmière de procéder.

– Profil public avec une citation littéraire en guise de bio, annonça Stéphanie en ouvrant l'application Instagram, avec deux mille trois cent soixante abonnés. Non, deux mille trois cent soixante-huit ; et ça monte encore...

– Un nombre d'abonnés qui ne cesse de monter lorsqu'un patient est mis en cause sur les réseaux sociaux, c'est courant ? interrogea un externe en médecine, armé d'un calepin, qui jusque-là était resté en retrait.

– C'est très fréquent, rétorqua Barbara en analysant les statistiques personnelles du profil et la courbe des nouveaux suivis. C'est le propre de l'espèce humaine : à l'heure des lynchages sur la place publique, tout le monde se bouscule pour être au premier rang... Stéphanie, tu as identifié le post source de l'infection ?

– Je cherche, mais je ne vois que des republications, des partages... Ah, attendez, je crois que je l'ai !

@jacaal et 4 autres personnes – 11 h
« JE NE VOTE PAS POUR UN DÉLÉ-GUEULASSE »
3 625 « j'aime » et 432 commentaires
@jacaal : #balancetondélégué

Confronté une nouvelle fois à l'infamie, Jérémie vomit dans le haricot en carton qu'on lui tendait.

Le titre s'étalait en lettres capitales blanches sur fond noir, suivi, dans une deuxième slide, d'une photo floue, prise par un vieux smartphone. On y distinguait un Jérémie dans son ancien collègue, debout sur la benne à ordures métallique installée devant la fenêtre d'un gymnase – qu'on devinait être celle du vestiaire des filles –, regardant l'objectif en souriant. Le post était une publication collaborative de son adversaire aux élections, @jacaal, et des personnalités influentes du secondaire.

– Exposition à fort potentiel viral, commenta Barbara à l'attention de son externe. D'après ce que je vois, nous faisons face à des accusations morales à répercussions essentiellement disciplinaires, possiblement pénales, mais difficiles à étayer en l'état. Néanmoins, chez un mineur, dans un contexte scolaire, l'impact sur la vie sociale du sujet est majeur... Que disent les commentaires et quel est l'indice de propagation de la publication ?

– Il y en a des centaines et ils sont en train de se multiplier, annonça Stéphanie en faisant défiler son doigt sur l'écran, dont ils observaient tous religieusement l'image projetée. Principalement

des insultes, plus ou moins bien rédigées, et des messages indignés: @rizzz23 ainsi qu'une quarantaine d'autres comptes non vérifiés demandent l'exclusion immédiate du lycée du soi-disant « héros du brevet » ; d'autres, comme @mrcel0gtt3z, applaudissent l'audace de Jérémie et sa sous-tendue « masculinité ». J'essaie de synthétiser, mais depuis la publication, cette nuit, vers deux heures du matin, nombreux sont ceux qui appellent à « faire circuler » l'information, à « dénoncer les pervers » et « balancer les délégués », affirmant que « le comportement de ce type ne doit pas rester impuni ». Poster pendant la nuit leur a apporté une énorme visibilité au lever, c'était audacieux. Au total, plus de deux cent cinquante personnes ont partagé le post en story ; des personnes suivies par le patient et des élèves lambda du lycée, comme des inconnus, qui résonnent avec le sujet. Certains vont même jusqu'à souhaiter la mort de Jérémie.

Derrière le drap relevé, le garçon fermait les yeux aussi fort qu'il le pouvait pour en effacer l'écran ; mais l'image, phosphorescente, restait imprimée derrière ses paupières, comme gravée sur sa rétine.

– Je n'ai pas regardé dans les vestiaires..., souffla-t-il enfin, la voix si basse qu'elle sembla se perdre dans le bourdonnement des machines. C'était stupide. Un défi idiot. Je ne voulais pas... Je n'aime même pas...

Mais ce qu'il tentait de dire se perdait dans le vacarme ininterrompu des vibrations.

– On désactive les notifications pour stabiliser le patient ? proposa quelqu'un.

– Non, pas encore, répondit Barbara. Désactiver les notifications, c'est prendre le risque de passer à côté de quelque chose de plus grave encore. Nous devons rester à l'affût d'une surinfection, d'une plus grande déformation de la vérité... À ce stade, on soulage le patient, on observe et on documente. Pourriez-vous demander à la radio de me faire des captures d'écran pour la constitution d'un dossier de cyberharcèlement et prévenir le service psychosocial ?

Soudain, une notification Gmail occupa l'espace supérieur de l'écran ; et même si l'infirmière tenta de balayer vers le haut pour la faire disparaître et éviter d'aggraver la détresse émotionnelle de son patient, Jérémie put lire que le journal du lycée – pour lequel il était bénévole – lui demandait s'il désirait commenter les accusations.

– Je... Je ne me sens pas bien..., souffla-t-il, ses yeux menaçant de se révolter.

– Il chute, s'alarma Stéphanie, impuissante. On tente de réfuter, de s'excuser ?

– Bien trop dangereux, affirma Barbara en injectant des anxiolytiques dans la perfusion. Quoi qu'il dise, Jérémie sera considéré comme un menteur. Il ne peut pas réfuter, parce que les propos de ses détracteurs font office de preuve, et il ne peut s'excuser – déjà, parce que ça serait un aveu de culpabilité, et ensuite, parce qu'il serait accusé d'un manque total de sincérité. Dans les deux cas, la situation ne ferait qu'empirer. On a prévenu sa famille ?

– C'est fait. Il était seul chez lui lorsque les secours sont arrivés, mais le secrétariat a téléphoné aux parents, qui sont dans la salle d'attente. La mère est très inquiète et n'arrête pas de pleurer. Le père passe des coups de fil tantôt à la gendarmerie, tantôt au lycée.

– Je ne... Je ne veux pas qu'ils viennent... Je ne veux pas qu'ils pensent...

– Effondrement quasi-total de l'identité, on le perd !

Dans l'esprit de Jérémie, tout ce qui le faisait « lui », ainsi que tout ce qu'il avait fait de bon dans sa vie, se voyait sacrifié sur l'autel de la viralité. Chaque commentaire le redessinait à l'encre de l'immoralité ; et le portrait, à force de traits rajoutés, était monstrueusement laid. Plus jamais il ne serait aux yeux de ses camarades cet élève serviable, fiable, sur qui chacun pouvait compter. Aux yeux de ses parents, il ne serait désormais plus le fils sérieux qui faisait leur fierté. Sa réputation, tout comme son identité, était un château de sable que les vagues de la rumeur, violentes et imparables, venaient de disperser.

– Bonjour à tous. Auriez-vous la gentillesse de tout débrancher, s'il vous plaît ?

Une dame d'un certain âge venait d'entrer dans la pièce.

À son passage, elle ralluma les lumières et rouvrit les stores.

– Vous êtes sûre, Isabelle ? Et si jamais il décompensait...

– Faites-moi confiance, Barbara. Débranchez le câble HDMI et laissez-moi seule avec lui.

Le médecin acquiesça et, en l'espace de quelques minutes, les soignants se retirèrent en emportant tout leur matériel de projection. Silencieux, Jérémie regarda l'inconnue rajuster sa blouse, rapprocher un fauteuil de son chevet et s'y installer.

– Bonjour Jérémie. Je m'appelle Isabelle et je suis psychologue clinicienne au service « Viralité ». Est-ce que vous m'autorisez à regarder votre téléphone et votre compte ?

– Bonjour... Si... si vous voulez, mais... Vous avez allumé la lampe torche !

– Pardonnez-moi, quelle maladroite... Je suis de ces personnes qui utilisent très peu leur téléphone et les réseaux sociaux, si ce n'est un compte Facebook pour discuter avec des amies de jeunesse... Je vois, reprit-elle en éteignant ostensiblement le téléphone de son patient après une minute passée à faire défiler l'écran. C'est donc ce qui s'est passé... Je suis sincèrement désolée pour vous, Jérémie. Me permettez-vous de vous poser une question ?

Jérémie, que l'arrêt du cellulaire avait rasséréiné, acquiesça timidement.

– Cela va peut-être vous sembler étrange mais... Pourriez-vous me dire qui est le Jérémie que j'ai vu debout sur la benne, avec son pouce levé ?

– Que voulez-vous dire... ? C'est moi, personne d'autre. Je n'aurais jamais dû...

– Je vais tenter de m'expliquer. En parcourant vos réseaux sociaux, à travers ce que vous publiez depuis plusieurs années, je crois parvenir à comprendre ce

que vous souhaitez que l'on perçoive de vous. Vous y esquissez l'image d'un garçon travailleur, sensible, mais aussi généreux avec ses pairs – le parfait délégué. C'est d'ailleurs, à mon sens, un reflet plutôt sincère de la réalité. Mais un avis, pour vous, ce n'est pas suffisant... Ce que vous aimeriez, au fond, c'est faire l'unanimité. Est-ce que je me trompe ?

– Non, c'est vrai...

– L'avis des autres a toujours autant compté ?

– Je crois... C'est normal de vouloir être apprécié, non ? De ne décevoir personne ?

– Il y a une personne en particulier que vous n'aimeriez surtout pas décevoir, Jérémie ?

L'adolescent se tut et, en un instant, se revint penaud devant le bureau de son père, tenant le premier contrôle auquel il n'avait pas eu la moyenne, et que son enseignant de mathématiques de cinquième lui avait demandé de faire signer par ses parents.

– Je... Je veux que mes parents soient fiers de moi... Ils ont beaucoup sacrifié pour que je puisse entrer dans ce lycée privé... C'est beaucoup d'argent.

– Et je comprends votre sentiment. En admettant que personne ne vous a forcé à pousser cette benne et que vous y êtes monté de votre plein gré, que cherche à nous montrer le Jérémie qui se tient près de la fenêtre du vestiaire des filles et qui accepte de poser pour une photographie ? À qui cette image est-elle destinée ? Quelles sont ses pensées ?

Cette fois, Jérémie repensa à un dîner quelconque où, voyant deux garçons s'embrasser dans une série

à la télévision, son père s'était empressé de changer de chaîne pour mettre les informations. Il l'avait fait en silence et sans jamais le regarder, lui ; mais l'un comme l'autre savaient que le message était passé.

– Ce Jérémie pense que si on le surprend à regarder les filles se déshabiller, peut-être que tout le monde arrêtera de dire dans les couloirs qu'il est... Qu'il est...

– Et il a réussi. Aujourd'hui, d'après ce que je lis, personne n'y a songé.

– Non, aujourd'hui, tout le monde pense que je suis un voyeur, un détraqué... Je ne sais même plus qui je suis avec tout ce qui s'est passé...

Isabelle prit une lente inspiration et lui tint la main, délaissant cette distance feutrée derrière laquelle elle se tenait depuis le début de l'entretien.

– C'est une drôle de chose que notre identité... Si je devais me décrire, je dirais que je suis la somme de ce que je suis : Isabelle, maman célibataire de deux grandes filles et désormais mamie préférée de mes trois petites-filles, conteuse des histoires du soir, mais grande passionnée de romans policiers quand tout le monde est couché... La somme de ce que je suis, mais également de ce que je fais. Depuis près de quarante ans, je suis psychologue, bénévole à la bibliothèque et, chaque jeudi je prends des cours de crochet, pour lequel je ne suis malheureusement pas très douée... Pourtant, croyez-moi, je n'ai pas du tout envie d'arrêter.

Jérémie était de ceux qui pensaient que les psychologues ne parlaient jamais.

À l'évidence, il se trompait.

Il lui était d'ailleurs extrêmement reconnaissant de se rapprocher.

– Aussi, je dois l'avouer, si l'une de ces choses devait disparaître, être remise en cause par les autres ou définitivement s'arrêter, je serais effondrée... Comme vous en ce moment. Mais le socle de mon identité, lui, serait-il véritablement détruit ? Jérémie, je sais que c'est encore difficile à envisager mais... Vous ne vous êtes pas effondré lorsque votre identité numérique s'est effondrée. Vous deviendrez peut-être délégué de classe, peut-être pas... Certains croiront à cette triste narration quand d'autres, contre vents et marées, vous défendront. Vous obtiendrez peut-être l'approbation de vos parents face aux choix que vous ferez, aux personnes que vous aimerez ; mais il se peut aussi que vous ne l'obteniez jamais... Quoi qu'il vous arrive, vous resterez celui que vous êtes, avec ce que vous choisirez de révéler aux autres, et ce que vous garderez secret. Les gens, les choses et les événements ne sont récipiendaires que du pouvoir et de l'attention que nous leur donnons, poursuivit-elle en gardant ses mains entre les siennes, parce qu'elles ne cessaient de trembler, tellement il pleurait. Et, d'après ce que je ressens de vous, en ce moment, je crois qu'il est temps d'essayer de leur reprendre.

C'est une leçon que, Jérémie, quinze ans, mettrait toute une vie à apprendre.



Anne Gosciny

LA MAIN INVISIBLE

Il y a très longtemps, au siècle dernier, dans les années soixante-dix, une petite fille, Jeanne, a vécu cette drôle d'histoire.

Jeanne était une petite fille très heureuse, très joyeuse et très aimée. Elle vivait entourée de ses parents et de ses deux grands-mères, respectivement dénommées Boubé et Bonne-Maman.

Deux grands-mères aussi différentes que l'eau et le feu.

Tout ce petit monde vivait dans le même immeuble.

– Où vas-tu Jeannette ? lui demandait sa maman quand la petite ouvrait la porte de l'appartement.

– Chez Boubé ! répondait l'enfant.

– Tiens ! Apporte-lui un peu de ce cheesecake. Ton papa l'a beaucoup aimé, ils ont les mêmes goûts, ça devrait lui faire plaisir.

Et Jeanne, fière d'apporter à sa grand-mère une part de ce si bon gâteau, descendait au quatrième étage.

À cela bien sûr, il y avait une variante.

– Où vas-tu Jeannette ?

– Chez Bonne-Maman !

– Apporte-lui quelques clémentines. Je les ai achetées hier au marché, elles sont délicieuses.

Jeanne montait alors trois étages et se retrouvait chez sa grand-mère maternelle.

Les deux grands-mères se disputaient le temps que Jeanne passait avec l'une ou avec l'autre.

– Cette semaine, vous êtes allée la chercher à l'école deux fois ! grimaçait Boubé, s'adressant à Bonne-Maman.

– Oui, mais elle est venue trois fois déjeuner chez vous, rétorquait Bonne-Maman.

Et Jeanne était heureuse d'être le centre de l'attention de quatre adultes. Ses parents la regardaient grandir avec bonheur et fierté, ses grands-mères la nourrissaient d'amour et de sucreries.

Tout allait bien dans la vie de Jeanne qui venait d'entrer en CM1. Elle avait neuf ans, elle était dans la classe de M. Ledoyen, un instituteur réputé pour sa sévérité. D'ailleurs, dès le premier jour, trouvant que Jeanne bavardait avec Rachel sa voisine, il les avait séparées.

– Mais monsieur..., avait tenté Jeanne.

– Pitié ! avait imploré Rachel.

Rien n'y avait fait. Le terrible M. Ledoyen avait appliqué la dure sentence. Désormais, Jeanne était

assise à côté de Markus, un fort en maths, à la coupe en brosse.

Ce vendredi soir, la veille du jour où commence notre histoire, Jeanne dînait avec ses parents, ses grands-mères, son oncle et sa tante. Chez Jeanne, tous les dîners familiaux avaient lieu le vendredi.

Au menu, cornichons, pommes de terre, raifort, saumon fumé et bien sûr cheesecake.

– Mon trésor, implorait Boubé, il faut que tu manges pour grandir.

– Oui, renchérisait Bonne-Maman, reprends du raifort.

Mais Jeanne détestait cette racine au goût de moutarde !

– Qu’as-tu appris cette semaine à l’école ? lui demandait traditionnellement son papa.

– *Chanson de la Seine* de Jacques Prévert, avait répondu Jeanne ce vendredi-là.

– Merveilleux ! s’était enthousiasmée sa maman.

– Tu nous la réciterais ? avait demandé son papa.

Jeanne s’était raclé la gorge et d’une voix claire avait commencé : « La Seine a de la chance. Elle n’a pas de soucis... ».

Jeanne recueillit ce soir-là un tonnerre d’applaudissements. Elle n’avait pas hésité, ne s’était pas trompée.

Obéissant à son papa, Jeanne était allée se coucher juste après le dîner, en ronchonnant un peu. Elle aimait par-dessus tout voir sa famille rassemblée.

– Tu viendras m’embrasser ? avait-elle demandé à son papa.

– Bien sûr, mon petit chat ! avait-il répondu en souriant de toutes ses fossettes.

– Et toi aussi maman ?

– Évidemment mon petit lapin.

Comme tous les soirs, Jeanne s’était endormie forte des baisers de ses parents et certaine que leur amour durerait toujours.

Mais ce soir-là, elle avait retenu son père.

– Papa, tu m’aimeras toute ta vie ?

– Quelle question ! Je t’aimerai même après ma vie !

Alors, et seulement alors, la petite fille avait trouvé le sommeil, le nez dans ses peluches.

Le lendemain, grâce à une journée pédagogique, Jeanne exceptionnellement n’allait pas à l’école.

Alors qu’elle prenait son petit-déjeuner dans la cuisine avec Bonne-Maman descendue de chez elle pour la garder, Jeanne envoya un baiser à son papa.

– À tout à l’heure mon petit chat ! avait-il lancé.

– À tout à l’heure papa ! Tu reviens quand ? Cet après-midi, je vais au Jardin d’acclimatation avec Caroline !

Le Jardin d’acclimatation était un lieu tout à fait extraordinaire. Il y avait des jeux, des animaux, et même quelques attractions à sensation.

Et Jeanne avait croqué dans sa seconde tartine, au miel celle-ci, sous l’œil attendri de Bonne-Maman.

Ce matin-là, elles avaient joué aux dominos, à la bataille, Jeanne avait eu tous les six et tous les as, et

finalement, alors que Bonne-Maman se concentrait sur les petits points de sa tapisserie et que Jeanne passait à son Snoopy en peluche un manteau de pluie, le téléphone de la maison sonna. Jeanne adorait répondre au téléphone.

– Allo ?

– Passe-moi Bonne-Maman ! avait dit maman très vite.

Jeanne avait tendu le combiné du téléphone à sa grand-mère, qui avait soupiré en quittant à regret son ouvrage.

À l'époque, le téléphone était un objet posé sur un meuble. Il n'y en avait en général qu'un seul par foyer. Il émettait un petit « Dring » quand on décrochait, ou quand on raccrochait.

Bonne-Maman s'était éloignée aussi loin que la longueur du fil le lui permettait. Jeanne aurait bien aimé la suivre mais elle n'avait pas osé ; de toute façon la communication n'avait vraiment pas duré longtemps.

Le petit bruit du téléphone qu'on raccroche avait retenti, mais Bonne-Maman ne revenait pas.

Jeanne était allée à sa rencontre et l'avait trouvée penchée sur la petite table de la cuisine, devant un verre d'eau.

– On refait une partie de dominos ?

– Oui, oui bien sûr, avait répondu Bonne-Maman d'une drôle de voix. Mélange et distribue, j'arrive.

La matinée était passée très vite. Maman avait rappelé au moins trois fois, mais Bonne-Maman avait toujours décroché la première.

– Je t’emmène déjeuner ! Où veux-tu aller ? avait demandé Bonne-Maman.

– Au restaurant chinois, celui de dimanche dernier ! Papa m’a fait goûter les nems, et j’adore ça !

Pendant le déjeuner, Bonne-Maman avait été silencieuse. Elle qui a d’habitude un solide appétit, n’avait pratiquement touché à rien. Jeanne avait mangé pour deux ! Il fallait qu’elle prenne des forces pour aller jouer au minigolf avec Caroline cet après-midi-là.

Bonne-Maman avait déposé Jeanne chez elle et peu de temps après, maman était arrivée. Elle s’était accroupie devant Jeanne en pleurant.

– Il est arrivé quelque chose de très grave.

– Je sais, avait dit Jeanne d’une voix qui tremblait à peine. Papa est mort.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que maintenant, il respire en moi, avait répondu Jeanne sans une larme.

L’enterrement avait eu lieu, Jeanne en avait été exclue. Maman avait décrété, croyant bien faire, que ces choses-là n’étaient pas pour les enfants.

Et la vie avait continué.

Maman parfois s’étonnait.

– Tu n’es pas triste, ma chérie ?

– Non, je n’y arrive pas, répondait Jeanne.

– Pourtant, je sais que tu l’aimais ton papa. Je suis sûre que dans un coin de ton cœur, il te manque.

Oui, Jeanne aimait son papa, mais non, il ne lui manquait pas.

Car Jeanne avait un secret qu'elle cachait à sa maman, à ses grands-mères, à ses camarades de classe, à M. Ledoyen, à ses amies de la danse du mercredi et à celles du poney du samedi.

C'était un sacré secret. S'il venait à être découvert, Jeanne craignait que la magie ne disparaisse.

Jeanne était certaine que son père n'était pas mort, mais qu'il s'en était allé faire sa vie ailleurs.

– Où ça ? auraient pu lui demander Caroline ou Olivier.

– Nulle part et partout, aurait alors répondu Jeanne.

Depuis le jour de sa disparition, elle ressentait sa présence. C'était un peu magique.

Et très vite, elle avait compris que non seulement son papa ne revenait que pour elle, mais aussi qu'il était pourvu de tous les pouvoirs des super-héros, dont l'invisibilité et la force surhumaine ne sont pas des moindres.

Pourquoi, alors, aurait-elle été triste ?

Un jour, alors que sa grand-mère maternelle faisait le trajet avec elle de la maison à l'école, elle demanda à Jeanne de lui donner la main pour traverser la rue.

– Ce n'est pas la peine, je donne déjà la main à papa.

Bonne-Maman, sidérée, s'était arrêtée net au milieu du passage clouté.

– Que dis-tu ?

– Rien, je ne dis rien, avait répondu la petite fille qui, s'apercevant de sa bévue, avait rapidement glissé sa menotte dans la main de sa grand-mère.

Un autre jour, Jeanne n'arrivait pas à ouvrir un pot de confiture. Cette confiture, là, à portée de main, lui faisait envie, elle voulait immédiatement en tartiner sa tranche de pain.

Tu peux m'aider? demanda-t-elle en pensée à son papa. Aussitôt, Jeanne, en un claquement de doigts, arriva à ouvrir le pot de confiture rebelle. *C'est sûrement papa qui a posé sa grande main sur ma petite main*, s'était-elle dit.

Un peu plus tard, alors qu'elle devait résoudre un problème de mathématiques particulièrement compliqué, une histoire de train dont on cherche l'heure d'arrivée alors qu'il roule à 150 km/h et qu'il s'arrête deux fois dix minutes, elle avait interpellé une fois encore son papa et avait déduit de ses explications qu'il arrivait à 17 h 58.

Jeanne avait été la seule de toute la classe à avoir trouvé la solution et à recueillir ainsi les félicitations de l'intransigeant M. Ledoyen.

Parfois, alors qu'elle avait du mal à retenir une leçon de géographie, de grammaire ou une poésie, elle s'adressait à son papa.

Fais en sorte que tout ça entre dans ma tête.

Et le lendemain, elle était incollable en géographie, en grammaire ou en poésie.

La vie de Jeanne allait bien. Certes, son papa ne vivait plus à la maison comme avant. Il ne rentrait plus du bureau, ne sortait plus le chien. Et s'il ne venait plus embrasser Jeanne avant qu'elle s'endorme, il lui apparaissait en rêve et la prenait dans ses bras,

pour qu'elle vole avec lui au-dessus des nuages. De là-haut, elle voyait son immeuble, apercevait parfois maman sur le balcon, Bonne-Maman qui faisait les courses ou Boubé traversant la rue pour aller chez le coiffeur, et même une fois, elle avait vu le terrible M. Ledoyen en train de se faire raser chez le barbier du quartier !

En somme, Jeanne avait deux vies, et l'une combinée à l'autre lui permettait de remiser très loin ce qui était arrivé. La petite fille profitait des superpouvoirs de son père. Elle voyait par exemple ce qui était invisible aux autres enfants.

Un samedi, alors qu'elle était invitée à l'anniversaire de son meilleur ami, Olivier, auquel sa grand-mère devait aller la chercher, elle était rentrée seule à la maison.

Morte d'inquiétude, Bonne-Maman, qui s'était entendue dire par la maman d'Olivier que Jeanne était repartie seule, affirmant qu'on l'attendait en bas de l'immeuble, était rentrée ventre à terre à la maison.

– Jeanne ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? avait-elle tonné. Depuis quand tu rentres toute seule à la maison ? Tu n'as même pas dix ans !

– Je n'étais pas seule ! avait répondu Jeanne. J'étais même très bien accompagnée !

– De mieux en mieux, s'était emportée Bonne-Maman, et par qui, je te prie ?

– Je ne peux pas te le dire, avait soufflé Jeanne d'un air malicieux. C'est un secret. Mais crois-moi, tu n'as pas à t'inquiéter !

Bonne-Maman n'avait plus rien dit, mais une petite voix lui avait murmuré qu'il y avait là justement de quoi s'inquiéter.

Tous les mercredis depuis qu'elle avait quatre ans, Jeanne faisait de la danse. Elle n'aimait pas particulièrement cette discipline, mais elle s'y pliait pour faire plaisir à son papa.

Un jour, peu de temps après la disparition de son mari, maman avait proposé à Jeanne d'arrêter la danse.

– Tu n'as jamais aimé ça ! Tu pourrais faire... Des claquettes ? Ou tu pourrais apprendre à jouer d'un instrument de musique, avait proposé maman.

– Pas question que j'arrête la danse ! avait réagi Jeanne. Mademoiselle Nicols m'a dit que depuis quelques semaines je faisais d'énormes progrès, et que si je continuais comme ça, l'année prochaine, je chausserais des pointes !

Maman avait été surprise, mais ne voulant pas contrarier Jeanne, n'avait pas insisté.

En réalité, le mercredi, quand Jeanne lui donnait la main pour aller à son cours de danse, elle donnait l'autre main à son papa. Et, arrivée à destination alors que maman l'embrassait en lui disant « à tout à l'heure », il restait avec elle.

C'est pour ça qu'elle était plus agile et moins maladroite. Quand il s'agissait de passer à travers un cerceau qui roulait vite, son papa ralentissait le cerceau pour qu'elle ait le temps de le traverser et la tenait bien haut dans ses bras invisibles pour

que ses entrechats soient les plus élancés de tout le cours de danse !

Jeanne souriait, son délicat chignon de danseuse accentuant ses fossettes, elle était aussi jolie qu'heureuse.

Sa maman et ses grands-mères en avaient pris leur parti. Jeanne ne semblait pas souffrir de la disparition de son père. Ni l'une ni les autres n'imaginaient ce que ce bonheur singulier cachait.

Jeanne grandissait. Elle aimait par-dessus tout aller seule au cinéma voir des comédies musicales.

– C'est fou, s'amusait sa mère, ton papa aussi adorait ce genre de films.

Jeanne le savait bien, puisque c'était précisément son père qui non seulement la conseillait mais qui en plus l'accompagnait. Lui, en revanche, n'avait pas besoin d'acheter sa place.

Et puis Jeanne était entrée au collège et enfin au lycée.

En terminale, Jeanne découvrit la philosophie et les garçons. Son père n'était jamais loin d'elle, mais elle avait l'impression que ses superpouvoirs s'épuisaient. Peut-être était-ce parce qu'elle les sollicitait moins. Elle n'avait, c'est vrai, plus vraiment besoin d'aide pour ouvrir les pots de confiture ou de miel. Elle avait renoncé à la danse classique, consacrant tout son temps libre au cinéma, à la littérature et aux copains du lycée.

Elle préférerait désormais s'endormir en rêvant à son amoureux plutôt que bercée par son père invisible.

Jusque-là, Jeanne avait toujours refusé d'avoir des photos de son père encadrées ou punaisées dans sa chambre. Elle n'avait pas besoin d'images puisqu'il était partout où elle était.

Mais un matin, elle se mit à farfouiller dans un placard de l'entrée.

– Que cherches-tu ? lui avait demandé sa mère.

– Une photo de papa !

Il était mort depuis presque dix ans, et pour la première fois, Jeanne avait eu peur de ne plus se souvenir de son visage, de sa voix, de ses bras.

Son super-héros disparaissait comme s'en va la nuit quand vient le jour. Doucement, sans heurt.

Mais il ne lui manquait toujours pas.

Un matin cependant, elle se réveilla avec une pointe, là, au cœur. Elle ne rêvait plus de son père, et désormais elle ne donnait plus la main à personne quand elle marchait dans la rue.

Ça va passer, s'était-elle dit, confiante, retenant une larme qui attendait depuis si longtemps d'avoir la permission de couler.

Mais ça ne passait pas.

Et cette larme timide se transforma en torrent. Jeanne pleurait enfin.

Dix ans après la mort de son père, Jeanne acceptait d'avoir fabriqué de toutes pièces ce super-héros qui l'avait accompagnée. La force qu'elle lui avait attribuée pour ouvrir un pot de confiture récalcitrant, elle avait toujours su qu'elle ne la devait qu'à elle-même. De même qu'elle n'ignorait pas être l'unique responsable

de sa grâce et de son agilité quand elle allait encore au cours de danse de Mademoiselle Nicols. Elle savait aussi que c'était sa mémoire seule qu'elle aurait dû remercier quand elle savait parfaitement une leçon ou une poésie.

Tous les efforts qu'elle avait fournis en se montrant forte, agile ou bonne élève, n'étaient destinés qu'à son père. Elle n'avait jamais voulu cesser de lui plaire.

Et si elle lui avait prêté des pouvoirs magiques en faisant de lui un super-héros indispensable à sa vie de petite fille triste, c'était peut-être pour ne pas affronter le vide, le silence et l'absence.

Et puis petit à petit, elle avait accepté ce deuil et elle avait grandi presque à son insu.

Aujourd'hui, Jeanne est adulte. Elle a des enfants merveilleux auxquels elle parle souvent de ce super-héros qui l'a aidée à surmonter son immense chagrin.

Un jour, Simon, son petit garçon de six ans tout juste, lui a donné un dessin. On y voyait un homme vêtu d'une cape bleue, survolant des immeubles et jouant avec les nuages.

– Il est beau ton dessin mon amour ! Qui est-ce ?

– Mais c'est ton papa, voyons ! Tu ne l'as pas reconnu ? avait répondu Simon fièrement, ses deux fossettes se creusant de fierté.

Les rêves se transmettent aussi sûrement que les sourires et les souvenirs. Et aujourd'hui encore, quand sa vie tanguait, Jeanne appelle à sa mémoire son super-héros préféré.



Olivier Gay

LA FILLE DU FEU

– À toi !

Salima fonça pour récupérer le ballon de basket, qui rebondit devant ses pieds avant de sortir du terrain.

– Touche pour l'équipe jaune ! annonça le prof.

La jeune fille risqua un regard à la ronde et ne s'étonna pas de voir ses coéquipières la dévisager avec colère. Comme d'habitude.

– Si c'est pour tout rater, t'aurais mieux fait de rester chez toi ! gronda Clémence.

– On va perdre le match à cause de toi ! renchérit Assia.

Voilà pourquoi Salima n'aimait pas les sports d'équipe. Ça finissait toujours par être de sa faute. Elle n'était pas très grande pour ses quatorze ans, et

l'adolescence avait amplifié sa maladresse naturelle, comme si son corps ne lui obéissait plus. Elle ne savait plus quoi faire avec ses mains, et ses pieds lui paraissaient trop grands. Était-ce si grave si elle ratait un ballon ? Ce n'était pas un vrai match, de toute façon.

Elle reprit sa place sur le terrain et sentit sa gorge se serrer devant tous les regards hostiles. L'autre équipe se moquait ouvertement d'elle.

Elle avala sa salive, puis sortit du terrain.

– Salima, qu'est-ce que tu fais ? rugit le prof. Le match n'est pas terminé !

– Je ne me sens pas bien, je crois que je vais vomir, marmonna la jeune fille.

Le prof hésita une seconde, mais il n'était pas stupide et avait bien vu l'agressivité sur le terrain.

– OK, repose-toi un peu. Allez, les filles, on continue !

Salima se dépêcha de partir avant qu'il ne change d'avis.

Elle se dirigea vers les vestiaires, déprimée. Il était bientôt dix-huit heures ; quelle idée de mettre du sport aussi tard ! Les autres classes avaient déjà fini depuis longtemps. On était en juin, les grandes vacances approchaient, et ce cours sonnait comme une punition.

L'humeur de Salima empira en constatant qu'elle n'était pas seule. Raphaël, un garçon de sa classe, lui emboîta le pas. Elle ne lui avait jamais trop parlé mais, vu la situation, elle pouvait difficilement éviter de lâcher un « salut ! ».

– Bah alors, tu t’es fait virer ? répondit-il en souriant.

– Non, j’ai mal au ventre...

– Dur. Moi, c’est les pieds. Je me suis tordu la cheville.

Il désigna sa jambe avant d’éclater de rire.

– Non, en fait je vais bien, mais j’ai inventé ça parce que le match me soulait et que je voulais rentrer. Toi aussi, j’imagine.

– Pas du tout, s’offusqua Salima, j’ai vraiment...

– ... mal au ventre, ouais !

Il disparut dans son vestiaire, et Salima rejoignit le sien. Elle se rhabilla en pensant à ce qu’elle allait dire à sa mère ce soir. *Oui, c’était super, le sport. Oui, j’ai plein d’amies.* Tu parles !

Elle ressortit en même temps que Raphaël, et ce fut à ce moment qu’elle le sentit. Un parfum familier, âcre et piquant à la fois.

– C’est quoi, ça ? demanda-t-elle.

– Ça quoi ?

– Ça, ça, répliqua-t-elle, énervée qu’il ne comprenne pas. L’odeur bizarre, là.

Il sourit, fit semblant de prendre une grande inspiration pour se moquer d’elle, puis se figea.

– Mais oui, admit-il. Ça sent le brûlé.

Ils se tournèrent dans le même mouvement et aperçurent les flammes qui rongeaient le terrain en friche, ravageaient les hautes herbes autour de la piste d’athlétisme puis entouraient le gymnase.

Le bâtiment était situé loin du collège, en haut d’une petite colline dans la pinède, qui sentait bon le thym et le romarin. C’était très bucolique, mais

c'est fou ce que ça brûle vite, les herbes de Provence, surtout en plein mois de juin !

Il n'y avait plus personne dans le collège et le feu avait eu le temps de se répandre sans que personne s'en rende compte. C'était désormais un véritable incendie qui se refermait sur eux. Le temps que les enfants comprennent ce qu'il se passait, les flammes léchaient déjà la porte du hall.

– Il faut fuir ! cria Raphaël un peu inutilement.

– Comment ? On est cernés !

– Appeler les pompiers, alors ! suggéra Raphaël en tournant sur lui-même comme un rat pris au piège.

– Comment ? répéta Salima. On n'a pas nos portables !

Les consignes étaient strictes en sport : tous les téléphones devaient être déposés avant le cours, et rendus par le professeur à la fin de la session.

– Tu as fini de critiquer toutes mes idées ? râla Raphaël.

– T'as qu'à en avoir une bonne, répliqua Salima.

Elle réfléchissait à toute vitesse alors que la chaleur devenait insupportable dans le hall. Le gymnase avait des issues de secours, mais les flammes entouraient entièrement le bâtiment. Il valait mieux rester à l'intérieur, les pierres les protégeaient.

Mais pour combien de temps ?

– Il faut prévenir les autres, suggéra Raphaël. Le prof saura quoi faire !

Il se précipita dans le vestiaire des garçons pour rejoindre la salle de sport et, sans réfléchir, Salima le suivit. Mais, alors qu'ils longeaient les manteaux

abandonnés et les casiers remplis de sacs, des cris retentirent devant eux.

– Ils ont aperçu le feu ! comprit la jeune fille.

– Pas étonnant ! L'incendie est partout ! fit Raphaël.

Toute son indolence avait disparu, alors que sa voix montait dans les aigus. D'un doigt tremblant, il montra les flammes qui se répandaient à l'intérieur. Les enfants couraient dans tous les sens alors que le prof tentait de rétablir un semblant d'ordre.

– Ils ne pourront rien faire, ils sont complètement coincés au milieu des flammes, souffla le jeune homme.

– Ça veut dire qu'on est les seuls à pouvoir agir, comprit Salima.

– Tu veux faire quoi ? protesta Raphaël, incrédule. Éteindre le feu avec l'eau des toilettes ?

– Mais non ! Appeler les pompiers !

– Tu m'as dit que c'était une idée pourrie..., protesta le garçon.

– Correction, je t'ai juste dit qu'on n'avait pas nos portables, fit Salima. Il suffit de les récupérer. Ils sont dans le vestiaire enseignants, à côté, ça devrait être faisable.

– OK, ça, ça me plaît, murmura Raphaël.

Maintenant qu'il avait une mission, il semblait moins perdu. Il regarda autour de lui d'un air décidé et s'avança vers les douches. Sans hésiter, il appuya sur le bouton et passa sous le jet tout habillé, jusqu'à être complètement trempé.

– À toi, maintenant ! s'exclama-t-il.

– Quoi ? Moi ? T'es malade !

– On n'a pas le choix, ça va nous protéger – un peu. C'est toi qui étais partante pour une mission suicide, tu vas pas reculer devant une douche ?

Salima avait plein de bonnes raisons pour refuser, plein de répliques mordantes à lui envoyer en plein visage, mais son instinct de survie prit le dessus. Il avait raison, se mouiller augmenterait leurs chances de réussite. Alors elle ferma les yeux et se jeta sous l'eau avant de changer d'avis. La seule chose qui lui vint à l'esprit alors que le jet chaud l'éclaboussait, c'est qu'elle avait un nouveau pull et que sa mère lui avait dit d'en prendre bien soin.

– C'est bon, là ? fit-elle en sortant de la douche.

– T'as l'air d'un chaton trempé, j'adore, répondit-il avec son sourire habituel.

Elle eut envie de l'insulter, mais il s'était déjà détourné pour courir vers la sortie des vestiaires. Elle lui emboîta le pas, enroulant son écharpe autour de son visage pour se protéger de la fumée.

Le vestiaire des profs n'était pas loin... mais un mur de feu leur barrait le chemin, roussissant la peinture écornée du plafond. Le gymnase était vieux et décrépit, et les poutres vermoulues s'embrasaient les unes après les autres.

– Allez, on y va avant que ce soit pire ! s'exclama Salima. Un, deux...

– ...TROIS ! crièrent-ils ensemble.

Ils se précipitèrent à travers le rideau de flammes sans se lâcher la main. Le feu se referma sur eux et,

l'espace d'un instant, Salima crut qu'elle avait fait la pire erreur de sa vie. La chaleur était tellement intense que ses vêtements se mirent à fumer alors que l'eau se changeait en vapeur. Elle n'arrivait pas à respirer. Elle ne voyait plus rien. Elle n'allait pas y arriver, elle n'allait pas y arriver, elle n'allait pas...

Elle y arriva.

Elle sortit de l'autre côté, la peau brûlante, au bord de l'asphyxie. Elle toussa, cracha, pleura, toussa encore, puis Raphaël la tira par la main à l'intérieur du vestiaire des enseignants pour sa seconde douche en quelques minutes.

La sensation de l'eau contre son corps était à la fois douloureuse et divine, alors que ses pensées s'éclaircissaient.

Les portables. Où étaient les portables ?

Raphaël se tenait déjà devant un casier, tandis que la colère et la peur se le disputaient sur son visage.

– Il a fermé à clé. Forcément, il ne veut pas de vol.

– Et on fait comment, maintenant ? paniqua Salima.

Tout ça pour ça...

Raphaël ôta sa ceinture, la glissa autour du cadenas et tira de toutes ses forces – mais il avait beau y mettre une belle énergie, ça n'avait pas le moindre effet.

– Aide-moi ! ahana-t-il.

– Tu penses vraiment qu'on peut casser un cadenas avec juste ta ceinture ? ironisa-t-elle.

– Ça marche, dans les films...

C'était tellement frustrant... Les portables étaient juste là, derrière ce casier, à portée de main, à portée...

À portée d'ouïe ?

Soudain surexcitée, Salima posa sa main sur l'épaule de Raphaël pour qu'il s'arrête.

Précautionneusement, presque révérencieuse, elle se pencha au plus près du casier, ses lèvres contre le cadenas, et prononça : « DIS SIRI, APPELLE LES POMPIERS ».

Rien.

– Ah, mais oui ! comprit Raphaël. Les assistants vocaux peuvent appeler les numéros d'urgence sans que le téléphone soit déverrouillé !

– Si tu as compris, alors chut, faut qu'il y ait le silence absolu pour que le téléphone m'entende.

– On t'a déjà dit que tu étais désagréable ?

– Oui, souvent.

Salima tenta de nouveau : « DIS SIRI, APPELLE LES POMPIERS ».

Rien.

– Essaie de plus détacher les syllabes, suggéra Raphaël.

Salima grinça des dents, mais il avait raison. Elle prit une grande inspiration et retenta : « DIS SI-RI A-PPEL-LE LES POM-PIERS ».

Un faible bip résonna de l'autre côté du casier, et la jeune femme poussa un cri de joie.

– *J'appelle le 18. Appel en cours. Veuillez patienter.*

Un silence, puis :

– Sapeurs-pompiers, j'écoute ?

– Bonjour ! s'exclama Salima. Nous sommes au gymnase du collègue Jacques-Prévert, il y a un feu !

– Pardon ? Je vous entends très mal !

– IL Y A UN FEU AU GYMNASSE DU COLLÈGE JACQUES-PRÉVERT ! hurla Raphaël d'une voix de stentor, accroupi à côté du casier.

Salima se frotta le tympan – mais elle ne pouvait nier que c'était efficace.

Le pompier leur posa de nombreuses questions, à moitié inaudibles, et les adolescents tentèrent d'y répondre de leur mieux.

– Est-ce que vous pouvez vous mettre en sécurité le temps que nous arrivions ? demanda enfin l'homme au bout du fil.

Salima frissonna en voyant la chaleur qui faisait onduler l'air derrière la porte.

– C'est compliqué, on est coincés dans les vestiaires.

– Très bien. Dans ce cas, ne bougez pas, les secours sont en chemin. Essayez de rester au niveau des sanitaires pour avoir une source d'eau à disposition.

C'est ainsi que Salima se retrouva tout habillée dans la douche pour la troisième fois, Raphaël à côté d'elle. Elle avait beau être heureuse d'avoir prévenu les pompiers, elle sentait la panique monter en elle.

Elle n'était peut-être pas bonne en sport, mais elle était matheuse. Le calcul mental, c'était son truc. *Combien de temps pour qu'ils arrivent ici ? La caserne est dans le village d'à côté, à 25 kilomètres environ. S'ils roulent à 90 km/h, ça fait quoi ? Dix-sept minutes en gros ? On a le temps de cramer dix fois...*

*

Sirène à fond, le camion fonçait sur la petite route de campagne. Wei, le chef d'agrès, avait ses enfants dans ce collège et connaissait donc le chemin par cœur. Malgré le soleil couchant et les lacets dans la pinède, il roulait pied au plancher. À côté de lui, les cinq autres pompiers passaient des appels frénétiques pour obtenir du renfort. Malheureusement, de nombreux véhicules étaient déjà sur d'autres interventions, et un grand incendie dans le département d'à côté mobilisait la plupart des équipes.

– Demande renforts immédiats, deuxième départ avec grande échelle et véhicule de secours et d'assistance aux victimes ! s'époumonait Lucas au téléphone.

– Est-ce que le Canadair peut faire un crochet par ici ? Ce sont des gamins, merde ! s'énervait Hakim.

Les deux raccrochèrent brutalement, dépités. Des secours allaient arriver, mais quand ? Ils étaient les seuls disponibles, en tout cas les seuls qui pouvaient espérer arriver à temps.

Les pneus crissèrent sur le chemin caillouteux qui montait à travers la pinède jusqu'au gymnase. D'ici, les flammes étaient bien visibles et teintaient le crépuscule de reflets ocre. Wei accéléra encore au mépris de toutes les consignes de sécurité, et passa

au travers des flammes sans même ralentir. Il n'était pas là pour sauver le terrain de foot – son seul objectif, c'était le gymnase.

Et les enfants.

Le camion s'arrêta dans un ultime dérapage et déjà les pompiers sautaient à terre. Ils étaient équipés de pied en cap avec leurs tenues de feu, leurs casques, leurs masques à gaz et leurs bottes épaisses. Ils travaillaient en silence, efficacement, avec la complicité de ceux qui ont déjà vécu cette situation des dizaines de fois.

Ils se divisèrent en trois binômes. Le premier, avec Lucas à sa tête, allait s'occuper des victimes visibles. Le second, mené par Hakim, allait gérer les lances et le débit du camion. Quant à Wei, il s'engagea résolument avec son coéquipier à travers les flammes, utilisant les lances pour créer un couloir de sauvetage.

Malgré son équipement, il sentait la fournaise autour de lui et se mit à suer à grosses gouttes. L'eau qu'il envoyait s'évaporait en quelques secondes.

– Attention ! lui cria son binôme.

Wei avait appris à faire une confiance aveugle à ses compagnons, et il se jeta instinctivement de côté – juste à temps pour éviter une poutre qui s'écrasa à ses pieds. Le plafond n'allait pas tarder à s'effondrer !

– Allez, allez, allez ! répétait-il pour s'encourager.

Il y avait des enfants à l'intérieur. Des enfants presque du même âge que les siens !

La température ne cessait de monter alors que la fumée s'insinuait à travers les différents interstices, et Salima actionnait sa douche en permanence. Elle espérait que les autres élèves coincés dans le gymnase avaient trouvé un endroit où se réfugier. Oui, même Clémence et Assia. De son côté, elle commençait à perdre espoir.

– Tu vas pas nous lâcher maintenant ? protesta Raphaël en la voyant poser un genou à terre.

– J'en peux plus..., souffla-t-elle.

Elle fronça les sourcils en sentant soudain un changement. C'était étrange. Ici, elle avait l'impression de mieux respirer. Mais oui, ça lui revenait maintenant, elle avait lu ça il y a longtemps. Sans hésiter, elle tira sur la jambe de Raphaël pour le faire tomber à côté d'elle.

– T'es malade, qu'est-ce qui te prend ?

– Le monoxyde de carbone est plus léger que l'air, récita-t-elle entre deux quintes de toux. Donc il faut rester le plus bas possible en cas d'incendie.

Comment avait-elle pu oublier ce conseil basique ?

Parce que je n'aurais jamais cru me retrouver dans une telle situation, se répondit-elle aussitôt.

Elle se serra contre Raphaël, qui passa son bras par-dessus son épaule alors que l'eau continuait à leur ruisseler dessus et que la température continuait à monter. Malgré sa brillante idée, l'air devenait irrespirable, même au niveau du sol.

– Ça va aller, ça va aller, répétait Raphaël en boucle.

Quel abruti! Comment est-ce qu'il pouvait croire ça ? Mais c'était étrangement hypnotique, étrangement réconfortant.

Elle se sentait partir, lentement, comme dans son sommeil. Elle savait que c'était dangereux, mais elle ne parvenait pas à garder les yeux ouverts. Est-ce que c'était si grave, finalement, de se laisser sombrer comme ça, lentement, sans douleur ? C'était certainement moins pire que de brûler vivante...

Elle entendit des cris et des appels, puis la porte des vestiaires explosa alors que des silhouettes en uniforme pénétraient dans la pièce. Elle sentit des bras se refermer autour d'elle, voulut leur dire qu'elle était désolée, qu'elle allait tremper leurs vêtements, se rendit compte que c'était stupide, comprit qu'elle délirait, puis elle perdit connaissance.

*

Salima se réveilla dans une chambre blanche, aseptisée. Elle cligna des yeux. Où était-elle ? Elle se releva péniblement sur un coude, et un infirmier apparut aussitôt à son chevet.

– Du calme, vous avez besoin de repos.

– Qu'est-ce que... ? Qu'est-ce qui s'est passé ? bredouilla-t-elle.

– Vous êtes en sécurité. À l'hôpital. Vous avez plusieurs brûlures, mais nous les avons traitées et elles devraient cicatriser sans peine. Vos poumons ne sont pas atteints, vous avez eu beaucoup de chance.

– Et les autres ?

– Ils vont bien aussi... grâce à vous. Le feu allait les atteindre quand les pompiers sont arrivés. Une minute de plus et la situation aurait été différente.

Salima poussa un soupir de soulagement, avant que l'angoisse ne revienne d'un coup.

– Et le garçon qui était avec moi ? Raphaël ?

Comme pour lui répondre, la porte de la chambre s'ouvrit et Raphaël apparut, en blouse d'hôpital. Il portait un épais pansement sur la jambe gauche et marchait avec des béquilles, mais ça n'avait pas entamé son sourire.

– Il va bien, comme vous pouvez le voir, grimaça l'infirmier. Sauf qu'il quitte sa chambre sans permission, qu'il rentre sans frapper et qu'il ne suit pas nos instructions. Un patient globalement insupportable.

– Globalement insupportable, c'est moi, confirma Raphaël en rigolant. Hé, t'as vu, Salima, j'ai un vrai pansement sur la jambe cette fois, avec de l'hydrogel, et tout ! Brûlure au deuxième degré. Le prof ne pourra pas dire que je simule !

Salima se laissa retomber sur son oreiller, soulagée. Ça va. Il allait bien. Tout le monde allait bien.

Elle prenait lentement conscience de ce qui lui était arrivé. Elle avait sauvé sa classe. Sa classe entière !

Est-ce que ça allait changer les choses ? Est-ce qu'elle se ferait plus d'amies ? Est-ce qu'on la regarderait différemment ?

Probablement pas.

Mais ce n'était pas grave.

Elle était fière d'elle, et c'était tout ce qui comptait.

– Hé, à quoi tu penses avec ton sourire bête ?
demanda Raphaël en s'asseyant au pied de son lit.

L'infirmier commença à protester, mais Salima se contenta de sourire.

– Que j'ai bien fait d'avoir voulu sécher le sport.



Lily-Belle de Chollet

L'ÉTOFFE D'UNE HÉROÏNE

Ma famille n'a toujours compté que de grands héros. Ma mère, mon père, mon frère. Chacun de mes grands-parents. Mes oncles, tantes et cousins. La liste est longue.

Celle que je parcours en ce moment des yeux l'est tout autant. Certaine d'y trouver mon nom, je fronce les sourcils en arrivant à la dernière ligne. Il n'y est pas ? Bizarre. J'ai dû aller trop vite. Je remonte tout en haut, me forçant à prendre mon temps.

– Alors ?

Mon amie Laureline se plante à mes côtés, les poings sur les hanches. On ne s'est pas beaucoup vues cet été ; je révisais l'examen d'entrée à l'école, et les rares moments où j'étais disponible, elle me disait être occupée avec sa famille.

– Je n’ai pas encore trouvé mon nom, je marmonne à voix basse afin que personne d’autre ne m’entende.

– Ils t’ont oubliée ?

Laureline étudie la liste à son tour, tandis que j’abandonne toute dignité et utilise mon index pour m’assurer de ne sauter aucune ligne.

– Tu n’es pas dedans, Ama...

Elle m’arrête avant que je recommence ma lecture pour la quatrième fois. Nos regards se croisent. Le sien était joyeux quelques minutes plus tôt – forcément : elle a trouvé son nom tout de suite, alors même qu’elle était persuadée d’avoir raté les qualifications et que sa famille aligne un nombre impressionnant de petits héros. Elle semble désormais aussi inquiète que moi.

– Je vais chercher un superviseur, j’annonce.

Repérant un monsieur à l’allure officielle au bout de la cour, je m’éloigne d’un pas vif.

– Excusez-moi, bonjour, j’ai un souci...

J’entreprends de lui expliquer la situation. L’homme ne paraît hélas pas très concerné par ma détresse.

– Vous avez regardé sur la liste des « petits héros », avant de vous plaindre ?

– Pardon ? je m’offusque, vexée.

J’ai l’air d’une petite héroïne pour lui ? Il soupire :

– Chaque année c’est pareil... Vous et votre ego surdimensionné... On n’oublie personne, jeune fille. Consultez l’autre liste, et si vous n’êtes pas dedans, revenez me voir. Mais vous y serez, croyez-moi.

Son expression est si condescendante que j'envisage de lui balancer qui sont mes parents – ça lui en boucherait un coin. Je me réfrène uniquement parce que je vais avoir besoin de son aide lorsque j'aurai la preuve qu'il s'agit d'une erreur administrative.

Je traverse la cour dans l'autre sens et atteins le large panneau qui expose la liste d'élèves affectés au cursus « petits héros ». Il faut que je me dépêche, c'est la honte de me tenir ici. Un coup d'œil rapide et...

J'étouffe un hoquet. Manque de m'étrangler avec ma salive. Me raccroche au panneau d'une main tremblante.

Là, au sommet de la liste, le premier nom inscrit est Amalia Courtois.

La honte, la honte, la honte.

Je dissimule mes joues cramoisies avec mes cheveux. Je n'aurais jamais dû les couper cet été ; ils ne m'arrivent même pas au niveau du menton et je suis sûre que mon cou est rouge écrevisse. Tout le monde va comprendre ce qu'il s'est passé...

J'avise le superviseur qui m'observe avec une mine satisfaite. Bouffée de colère. Je tourne la tête, mais me retrouve face à Laureline.

– Ça va ? me demande-t-elle.

– Je...

N'ai pas le temps de lui répondre. Ses yeux viennent de se poser sur la liste.

– Oh, ouah...

Sa voix n'est plus qu'un souffle.

– Je suis désolée, Ama, je sais à quel point ça comptait pour toi.

– T'inquiète, c'est forcément une erreur. Je dois y aller. À plus !

Je me dégage de la main réconfortante qu'elle avait placée sur mon épaule et fonce en direction du portail. Une minute plus tard, je cours dans la rue, l'école des Actes héroïques rétrécissant derrière moi.

Comment vais-je me dépêtrer de cette catastrophe ? Je pourrais appeler ma mère. Sauf que ce serait horrible de lui avouer que notre nom de famille s'est retrouvé chez les petits héros. Pareil avec mon père ; il serait capable de me dire que je n'avais pas assez révisé pour l'examen et que je suis à la bonne place.

Alors que personne n'avait davantage révisé que moi. Je suis née chez les plus grands héros de notre ville, les réponses à ce stupide questionnaire étaient quasiment innées.

Je m'arrête au niveau d'un feu rouge et relève la tête. Grincement de dents. L'affiche face à moi me sourit.

« Comme Auguste Courtois, vous aussi, devenez un grand héros. Inscrivez-vous à l'école des Actes héroïques et œuvrez pour le changement. Ensemble, nous créons un monde meilleur. »

Le visage rayonnant, lissé et retouché, étalé sur un mètre de hauteur sur la façade d'un immeuble : mon frère.

Au dîner, je fais ce que toute personne sensée ferait dans ce genre de situation : je mens.

Mes parents ne songent même pas à vérifier que j'ai été admise dans le bon cursus – c'est tellement évident pour eux, comme ça l'était pour moi jusqu'à tout à l'heure. Je fais semblant d'avoir hâte d'être à la rentrée du lendemain, alors que j'ai la boule au ventre.

Fatalement, je ne dors pas de la nuit. Les heures passent et je m'imagine franchir le portail, puis me ranger aux côtés des apprentis petits héros tandis que tous mes amis ont été acceptés dans l'autre division. Je vais devoir les éviter – même Laureline.

Mon réveil sonne. D'un coup, on est samedi, il est 7 h 05. L'école des Actes héroïques ouvre tous les week-ends, en complément d'une scolarité normale. J'attendais ce moment depuis l'enfance, et voilà que je le redoute...

Je résiste à l'envie de me faire porter pâle. Un appel de mes parents suffirait à m'excuser mais, malheureusement, mon père est docteur. Je n'ai aucune chance de le berner, il reconnaît la maladie à dix kilomètres. C'est un héros, un vrai, un grand : il sauve des gens aux portes de la mort. Comme ma mère, qui est détective privée et résout de terribles affaires non élucidées tous les quatre matins.

Et moi, je vais me retrouver à sauver... une plante verte desséchée ? Un vieux chat égaré ? Un doudou perdu, rendu à un enfant qui l'aura déjà oublié ? Quelle angoisse !

Je marche vers l'école, du plomb au fond de mes baskets. J'ai rabattu ma capuche par mesure de précaution et enfilé des vêtements noirs. Par chance, mon frère a obtenu son diplôme l'année dernière, il ne pourra pas cafter.

– Ama !

Je n'ai pas plutôt passé les grilles que Laureline me tombe dessus.

– Je t'ai appelée toute la soirée, hier. Ça va ?

Mes yeux rivés sur le bitume pour ne pas rencontrer sa pitié, j'acquiesce d'un grognement.

– Tu sais, personne ne trouve ça nul que tu soies chez les petits, ça arrive tout le temps ce genre de choses.

– Ouais. J'ai cours, on parlera plus tard.

Je file avant que nos autres amis rappellent. Il doit bien y avoir un moyen d'arranger cette situation. Peut-être que si je m'entretiens avec mon prof principal...

– Non.

– Comment ça, « non » ? Ce n'est pas juste ! Je veux savoir pourquoi.

Mon prof principal soutient mon expression enragée.

– Nous ne faisons pas d'erreur d'attribution. Si tu es parmi nous, c'est parce que ta place est ici.

– Mais pourquoi ? Est-ce que je peux voir ma copie de l'examen d'entrée ? Comprendre ce que j'ai planté ? Parce que je suis incollable en actes héroïques. Mon frère est...

– Auguste Courtois, je sais, Amalia.

La façon qu'il a de soupirer ne me plaît pas du tout.

– Eh bien, je suis exactement comme lui ! Je suis une grande héroïne – enfin, je vais le devenir. Si vous permettez mon transfert.

– J'apporterai ta copie demain, déclare-t-il. En attendant, tu peux prouver ta bonne volonté en faisant tes devoirs.

Il désigne le tableau derrière lui : *Accomplir un petit acte héroïque de la liste, p. 33 du manuel Fondamentaux* et état d'esprit d'un petit héros.

« *Aider une personne âgée à porter ses courses.* »

J'arrête de lire dès la première ligne, accablée. À mon tour de soupirer. Tu parles d'un héroïsme... Auguste, lui, a sauvé une famille entière d'un immeuble en flammes pour son premier devoir.

Enfin, si m'acquitter de cette tâche me permet d'entrer dans les bonnes grâces de l'école, alors... Soit ! Je m'engouffre dans une supérette et scanne les lieux jusqu'à repérer une mamie en train de payer à la caisse. Génial, ça va être vite fait.

Je patiente pendant qu'elle replace ses courses dans le caddie, puis la file jusqu'à sa voiture. Elle ouvre son coffre. Je déverrouille mon téléphone, commençant à enregistrer mon exploit. C'est parti.

– Bonjour Madame, je vous aide à porter vos courses, voilà !

Je passe devant elle pour empoigner un paquet de croquettes pour chat et le balance dans le coffre,

rapidement suivi d'un chou-fleur et d'un sachet de riz dont le contenu se déverse à moitié (oups, ce n'est vraiment pas solide comme emballage...). En moins d'une minute, toutes les courses sont à l'intérieur du véhicule et le caddie est vide. Mission accomplie. Je me tourne vers la vieille dame, qui a assisté à la scène, immobile, les yeux écarquillés. Elle n'a visiblement pas l'habitude de recevoir de l'aide.

– Bonne soirée ! je m'écrie, déguerpissant déjà vers la sortie du parking.

Je termine l'enregistrement de la vidéo. Mon prof sera sidéré face à mon efficacité, c'est clair.

– Si l'exercice était noté, je t'aurais mis uniquement les points de participation.

– Hein ?

Je dévisage mon prof, incrédule. Il m'a invitée à rester à la fin du cours, et je pensais qu'il avait été si impressionné par mon acte héroïque qu'il m'annoncerait mon transfert immédiat.

Mais apparemment, c'est l'inverse.

– Tu as fait l'équivalent d'un hors sujet. Pour aider les gens, il faut d'abord leur demander s'ils ont besoin de notre aide. Sinon, cela peut être vécu comme un choc, voire une agression. Il faut procéder avec tact, avec douceur.

– C'est n'importe quoi, tout le monde a envie d'être aidé ! je rétorque. On ne demande pas à quelqu'un dans

un immeuble en flammes s'il a besoin de nous, on le sauve direct. Et la douceur n'est pas recommandée dans ces cas-là.

Mon prof secoue la tête et se penche vers le tiroir de son bureau pour en retirer un document que je reconnais immédiatement. Ma copie de l'examen !

– J'espère que cela t'éclairera sur la décision de l'école. À la dernière page, j'ai noté ton devoir pour le week-end prochain sur un Post-it.

– Super, merci !

Je quitte la salle en coup de vent et cours me planquer dans les toilettes pour consulter ma copie. Voyons ce qui m'a valu d'être catapultée chez les nuls.

Première page, aucune correction. Deuxième, pareil. Je survole mes réponses jusqu'à la dixième page, constatant sans réelle surprise que je n'ai pas commis une seule erreur. Je savais que j'avais réussi ; je vais pouvoir contester la décision de l'école, je...

Mon regard s'arrête sur la dernière page et mon estomac se tord. Les paroles de mon frère me reviennent en mémoire, brûlantes : « L'ultime question compte pour 60 % de ta note, c'est la plus importante ». La copie tremble entre mes doigts.

Je lis : *Qu'est-ce qui, selon vous, fait que vous avez l'étoffe d'une héroïne ou d'un héros ? (30 lignes maximum).*

J'ai rédigé trente lignes tout pile, racontant ce que j'ai appris en observant ma famille et exposant les grands actes héroïques que je prévoyais d'accomplir. Une seule appréciation s'inscrit en dessous : *Définition limitée de l'héroïsme* ➔ *Petits héros.*

À côté, le Post-it de mon prof indique : *Devoirs pour le week-end prochain : Prendre des nouvelles d'un ou d'une amie.*

« Définition limitée. » J'y crois pas. J'ai cité au moins dix exemples dans ma réponse et ce n'était pas assez ? Je me risque presque à demander leur avis à mes parents ou à mon frère, mais la honte m'en empêche une fois de plus.

L'appréciation tourne en boucle dans ma tête jusqu'au lendemain, jour de ma rentrée au collège, où je retrouve Laureline sous le préau.

– J'avais peur que tu m'évites ici aussi, remarque-t-elle. Ça va ?

Elle m'étudie, davantage inquiète que réprobatrice. Mon cœur se pince. Elle n'a pas dû comprendre pourquoi je la fuyais...

– Désolée, j'étais... préoccupée.

Je me souviens soudain des devoirs que mon prof m'a donnés.

– Mais, et toi, ça va ? On ne s'est quasiment pas vues cet été...

D'abord, l'expression de Laureline bascule vers la surprise. Puis vers... la colère ?

– Ouais, c'est clair qu'on ne s'est pas beaucoup vues.

Une ombre s'installe sur son visage. Je cherche à répliquer, mais elle me devance :

– Tu sais, j'ai longtemps attendu que tu me poses cette question. Pendant deux mois, en fait. Quand

je te disais que je ne pouvais pas te voir parce que j'avais des problèmes dans ma famille.

Son ton est monté d'un cran et j'esquisse un mouvement de recul, croisant les bras.

– Tu n'as jamais parlé de « problèmes », tu répétais toujours que tu étais « occupée ».

– Parce que je sentais que tu t'en fichais de savoir comment j'allais, Ama ! Tu ne pensais qu'à ton foutu examen.

Des larmes brillent dans ses yeux.

Mince. Et si c'était grave ? Et si elle allait mal ? Et si j'étais passée à côté ? Quand est-ce que j'ai pris de ses nouvelles pour la dernière fois ?

– Je ne m'en fiche pas du tout, je balbutie. Vraiment pas. Pardon, je... J'aurais dû... Raconte-moi. Enfin, si tu veux...

Je n'ai pas l'impression que mes excuses sont à la hauteur et Laureline hésite. Elle renifle, essuie ses joues. Ses épaules s'affaissent. Puis elle lâche du bout des lèvres :

– Début juillet, mes parents ont eu un accident de voiture. Ils ont failli mourir. Ils vont bien aujourd'hui, mais... Pendant toutes les vacances, je faisais des cauchemars où je croyais les avoir perdus. C'est pour ça que je ne suis pas venue te voir : parce que je voulais être avec eux tant qu'ils sont encore en vie.

Quoi ? Brutale, l'onde de choc m'ensevelit sous les remords. J'aurais pu la soutenir, si seulement j'avais pensé à prendre de ses nouvelles. Laureline, elle, me demandait toujours : « Ça va ? Tu avances dans

tes révisions ? » Tandis que je ne demandais jamais :
« Et toi, ça va ? »

Il aura fallu qu'on me donne des devoirs pour ça. Tu m'étonnes que je n'aie pas l'étoffe d'une grande héroïne ; je ne suis même pas une bonne amie !

Mais je peux peut-être me racheter ?

Je décroise les bras. M'avance d'un pas. Saisis les mains de Laureline entre les miennes. Les serre.

– Je suis désolée que tu aies eu à traverser ça. Je suis là pour toi, promis. Est-ce que je peux t'aider ?

Je passe la semaine aux côtés de Laureline et continue à prendre de ses nouvelles tous les matins – même si elle me répète qu'elle se sent beaucoup mieux que cet été. En revanche, on ne parle pas de mon affectation chez les petits héros, car j'esquive systématiquement le sujet. Et je ne suis pas très à l'aise en retournant à l'école le samedi suivant, surtout quand mon prof principal m'interpelle :

– Alors, Amalia, ta copie t'a éclairée ?

Je m'approche, la tête basse.

– Pas vraiment... Mais les devoirs que vous m'avez donnés, oui.

Brève inspiration pour rassembler mon courage. Je garde mes yeux rivés sur la pointe de mes chaussures.

– Je n'ai pas été une bonne amie, ces derniers temps... Et j'ai compris que je n'ai sans doute pas l'étoffe d'une héroïne.

Silence. J'attends que mon prof confirme, mais il ne dit rien, ce qui me force à relever la tête. Étonnamment, il me sourit.

– Nous avons tous l'étoffe d'un héros ou d'une héroïne, Amalia. Ce que tu n'avais pas compris, et ta copie le montre, c'est la nature d'un acte héroïque. Ta vision était limitée, ce qui a motivé l'école à t'affecter au cursus des petits héros pour élargir ton regard.

– Oh. D'accord, je souffle, dépitée.

– Mais tu pourras choisir ta division l'année prochaine. La plupart des élèves décident de rester là où ils ont été affectés, car ils s'y sentent à leur place, mais si ce n'est pas ton cas...

– On peut demander un transfert en deuxième année ?

Ma mâchoire manque de se décrocher sous l'effet de la surprise. Je pensais l'affectation à la rentrée définitive ! Je croyais mon avenir scellé !

– Avec de bons résultats, oui. J'étais moi-même chez les grands héros avant de changer de cursus pour devenir professeur.

Tout est encore possible ! J'attends que le soulagement me submerge – sauf qu'il ne vient pas. En réalité... Je grimace, songeant à la manière dont j'ai jeté les courses de cette vieille dame dans le coffre de sa voiture. *De bons résultats, tu parles ! Ce n'est pas gagné.* Apparemment, je ne suis pas plus douée pour aider les gens que pour prendre des nouvelles de mes amis.

Je m'attarde sur ce constat. J'ai peut-être des choses à apprendre chez les petits héros, en fait... Et du coup... peut-être que l'école a raison et que j'y suis à ma place ? Pour le moment, en tout cas.

– Est-ce que tu as compris, maintenant, ce qu'est un acte héroïque ? me demande mon prof.

Il semble confiant dans mes progrès, cependant je ne le suis pas. Ma précédente définition était bien arrêtée et je dois me forcer à la reformuler.

– C'est quand on remarque que quelqu'un est en difficulté, puis qu'on décide de l'aider ? Avec son accord ? Enfin, sauf dans les cas d'urgence, de vie ou de mort, là on se passe de consentement.

D'un hochement de tête enthousiaste, mon prof acquiesce.

– Exactement ! Tout acte empathique ayant un effet bénéfique sur le monde, la vie d'autrui ou sa propre vie, peut être considéré comme héroïque. Un simple « Je suis là pour toi » peut aussi sûrement sauver une vie que pénétrer dans un immeuble en flammes.

Il ouvre le cahier dans lequel il consigne le suivi de ses élèves.

– Tu veux bien faire, Amalia, poursuit-il en décapuchonnant un feutre. En apprenant à être davantage à l'écoute des autres, tu as l'étoffe pour devenir une excellente héroïne, j'en suis convaincu.

En face de mon nom, je l'observe colorier une case en vert. Mon premier « acquis » de petite héroïne... Une étrange fierté gonfle ma poitrine, et elle dissout la honte qui s'y nichait jusqu'ici.

Je respire tellement mieux, soudain.

Je quitte la salle de classe avec le pas léger. Je crois qu'il est temps que j'annonce à ma famille dans quelle division j'ai été affectée. Mais d'abord, je vais rejoindre Laureline et nos autres amis pour la pause déjeuner. Notre différence de cursus n'a pas à nous séparer : nous sommes tous élèves de l'école et nous allons œuvrer à rendre le monde meilleur. Juste... chacun à notre façon.

Et nos actes héroïques auront tous autant d'importance.



Baptiste Beaulieu

LE SECRET D'ALYONE

Les plus anciens des Anciens racontaient que, au-delà des routes stellaires connues, juste derrière le Nuage d'obsidienne (troisième étoile à gauche, tout droit jusqu'au matin), brillait une planète qu'aucune carte n'avait jamais osé dessiner ou répertorier.

Une planète qui n'apparaissait qu'à ceux qui portaient en eux un manque trop profond, un souvenir trop chaud pour être éteint.

Cette planète s'appelait Alyone.

Nora, douze ans, n'en avait jamais entendu parler.

Elle participait à un voyage d'étude sur un vaisseau école, censé l'aider à apaiser son chagrin depuis la mort de sa grand-mère, Moïra.

Sa grand-mère lui avait tout appris, à Nora : reconnaître les étoiles lors des nuits passées sur le balcon, écouter les silences de l'univers, blotties sous

une couverture, se tenir droite quand elle doutait, s'émerveiller devant la constellation du Lion, et même la recette du riz au lait de Pingouins Sproutch à déguster les dimanches après-midi pluvieux.

Les Pingouins Sproutch vivaient sur Payotor et ne se laissaient pas traire comme ça !

Depuis le départ de sa grand-mère, Nora avait l'impression d'avancer avec une grosse pierre dure dans la poitrine. On lui répétait qu'il fallait « tourner la page ». Mais comment tourner la page quand c'est la plus tendre de toutes ? Comment aller de l'avant quand ce qui vous précède et vous guide depuis toujours n'est plus là ? Impossible !

Cette nuit-là, alors que tout l'équipage dormait, une onde lumineuse heurta la coque du vaisseau. CHINGGGG ! Un choc. Puis un WOUUFF ! Une aspiration silencieuse. Puis... Puis plus rien !

Nora, jetée contre un siège, tenta de se relever... et sentit soudain sous ses semelles un sol étranger.

Que... !?!, songea-t-elle affolée.

Elle était dehors ! Seule. Où étaient ses compagnons de classe ?

Elle avait été téléportée hors du vaisseau, par une force étrangère et secrète.

Sous un ciel de constellations mouvantes s'étendait une prairie où des flaques d'eau pure au sol formaient autant de miroirs liquides.

Les herbes transparentes et glacées, coupantes comme des rasoirs, sonnaient tels des carillons de glace.

Et quelqu'un attendait Nora.

C'était un être haut comme son avant-bras, vêtu d'un manteau de minuscules plumes bleues iridescentes. Ses yeux ressemblaient à deux grains de sable d'étoile.

– Bienvenue sur Alyone, Nora, dit-il.

Sa voix... Elle résonna bizarrement dans le cœur de la jeune fille, un peu comme un souvenir qu'on aurait serré trop fort.

– Comment... Comment tu connais mon nom ?

– Les cœurs blessés ont une signature lumineuse inimitable. Alyone les appelle.

– Et toi ?

– Je suis Noctel, gardien des Éclats. Et j'ai besoin de toi.

Il l'emmena sur une crête translucide et désigna le vide : sous leurs pieds se tenait un gouffre immobile. De celui-ci émanait une pulsation lente, presque mourante.

– Le Cœur d'Alyone, dit Noctel. Il maintient l'équilibre de cette partie du cosmos. Mais quelqu'un a volé sa dernière étincelle. Sans elle, la lumière de ce quadrant du cosmos se dissipera. Ce sera comme si l'on éteignait un phare : les marins sur l'océan ne pourront plus se repérer, les vaisseaux se perdront puis se briseront contre des comètes. À l'infini. Des routes stellaires s'effondreront. Des familles seront séparées à jamais, à des milliards d'années-lumière les unes des autres.

– Pourquoi moi ?

– Parce que celui qui a pris l'étincelle se nourrit des chagrins que tu portes. Ces chagrins l'attireront, et il se mettra à ta recherche. C'est ainsi que nous le trouverons.

Il la regarda avec une douceur infinie.

– Ta... douleur..., hésita-t-il. Elle est si lumineuse qu'elle attire tout ce qui vit dans l'ombre.

– Je ne suis pas courageuse... Regardez : je tremble !

– Allons, Nora ! N'aie pas peur de trembler : c'est ainsi que le courage s'annonce avant de se manifester.

Noctel posa une main légère sur sa manche.

– Viens ! Le voleur n'est pas loin. Mais la route est dangereuse.

Ils traversèrent une forêt d'arches cristallines où vivaient les Fulgurés, des êtres faits d'étincelles et de vent.

L'un d'eux, tremblant, s'avança.

– Nous avons vu un être voilé... Il avançait vite, comme s'il s'enfuyait pour cacher un trésor... Il est parti vers les Monts Retournés.

Noctel pâlit.

– Les Monts Retournés forcent chacun à affronter ce qu'il cache. Nous devons nous y rendre : une fois là-bas, le voleur sentira ton chagrin et viendra à toi. Alors nous pourrons récupérer l'étincelle. Si nous n'y parvenons pas, toute cette partie de l'univers s'assombrira.

Soudain, la forêt se mit à trembler.

Des fissures de lumière bleu glacé lézardaient les troncs.

Fouchhhhh !

Une tempête de neige surgit : d'étranges silhouettes encapuchonnées sortirent de terre telles des fleurs maléfiques.

– Par Bételgeuse ! s'épouvanta Noctel. Des spectres de givre ! Ces créatures gèlent les souvenirs pour s'en nourrir. Elles nous ont sentis. Cours, petite Nora !

L'un d'eux se rua sur Nora, projetant contre elle un souffle glacé. Elle revit soudain le lit d'hôpital de sa grand-mère, le dernier sourire, la main qui lâche...

– Nora ! Regarde-moi ! hurla Noctel.

Elle ferma les yeux, inspira et bondit. Le souffle passa à quelques centimètres de son visage. Les spectres déferlèrent autour d'eux, tranchants comme des éclats d'astéroïde.

– Par ici ! cria Noctel.

Ils plongèrent dans un tunnel d'améthyste. Le sol vibrant sous leurs pieds comme un tambour. L'air devint chaud, oppressant.

– Les spectres ne peuvent nous suivre ici à cause des cristaux.

– Où sommes-nous ?

– Dans un couloir à mémoire. Tu verras peut-être certaines choses... Ne te fie à rien.

Des silhouettes apparurent sur les parois – des fragments de vie de Nora, des répliques, des instants qu'elle croyait enfouis. Sa première chute de vélo. Sa première dispute. La voix de sa grand-mère qui disait « Tu n'as pas besoin d'être parfaite : avance juste. »

Nora sentit ses jambes trembler.

– Si tu t’arrêtes, dit Noctel, ils te gardent avec eux pour toujours.

Elle avança, les poings serrés, le souffle court. Quand ils débouchèrent de l’autre côté de la grotte, elle ne put s’empêcher de pousser un cri d’éblouissement : enfin, les Monts Retournés se dressèrent devant eux.

La montée fut étrange. Chaque pas lui coûtait plus qu’un simple effort musculaire. Nora sentit son cœur battre plus fort – trop fort. Comme si la montagne tirait sur un fil en elle.

À mi-chemin, une tempête éclata. Pas de pluie : des gouttes de souvenirs qui tombaient comme des larmes solides. L’une d’elles heurta l’épaule de Nora : elle y vit Moïra lui tendre un livre, un soir d’hiver, près du radiateur qui sifflait doucement, en disant : « Celui-ci, tu vas l’aimer. »

– C’est une pluie d’acide *sulfonirique*. Ne la touche pas, dit Noctel.

Mais une rafale les fit glisser. Nora manqua de tomber dans un gouffre où flottaient d’autres souvenirs, plus sombres : les derniers mois de sa grand-mère, les regrets, les mots jamais dits. Noctel la retint *in extremis*.

– Encore un pas, dit-il. Un seul. On y est presque. Je sais combien c’est dur...

Puis la montagne gronda.

Une déchirure s’ouvrit.

Un tourbillon de lumière sombre surgit, se condensa... et prit forme. Une silhouette voilée. Vibrante. Instable. Effrayante.

– Rendez l'Étincelle ! cria Noctel.

La silhouette se tourna. Sous le voile... deux yeux. Des yeux qu'elle connaissait mieux que son propre souffle.

– Mamie ? murmura Nora.

La voix douce qu'elle aurait reconnue entre mille répondit :

– Ma petite étoile... Tu es venue.

Le piège se refermait.

Nora chancela, subjuguée par l'apparition devant elle.

– C'est impossible...

– Rien n'est impossible sur Alyone, répondit la silhouette. Je peux rester. Pour toi. Pour toujours.

– Nora ! hurla Noctel. Ce n'est pas elle ! C'est ce que ton deuil fabrique ! Un reflet !

– Mais... c'est bien ma mamie !

– Ton amour donne forme à l'ombre qui te parle !

La silhouette tendit des bras lumineux.

– Laisse-moi garder l'Étincelle... et je resterai. Tu n'auras plus jamais à dire adieu. Plus jamais à avoir mal.

Nora tremblait.

Oh, comme elle voulait s'y blottir, dans ces bras tendus, ne serait-ce qu'une seconde...

– Je... je veux juste te revoir...

– Alors laisse-moi l'Étincelle.

– Nora ! cria Noctel. Si tu cèdes, Alyone s'éteindra. Et toutes les lumières que ta grand-mère aimait regarder avec toi disparaîtront.

La silhouette... Un instant, son visage se déforma.

Puis redevint celui de Moïra.

Nora sentit ses jambes céder.

– Mamie... J'ai tellement mal. J'ai comme un trou dans le cœur quand je pense à toi.

L'être voilé s'adoucit encore.

– Alors garde-moi ici. Ne me laisse pas partir. Tu as juste à accepter que je garde l'Étincelle pour moi, et rien que pour moi.

Un tremblement parcourut Nora.

Puis, dans un souffle, elle comprit.

Ce n'était pas sa grand-mère qui lui parlait : jamais celle-ci n'aurait accepté d'assombrir le ciel par égoïsme, juste pour pouvoir rester avec sa petite-fille. Non, ce qui parlait ainsi était le vide qu'elle avait laissé. Le vide qui réclamait d'être comblé.

Cette étincelle que ce reflet voulait garder, c'était sa douleur et ses souvenirs, et si elle se séparait de ses souvenirs et de sa douleur pour ne plus souffrir, quitte à assombrir tout un quadrant du ciel, alors ce serait comme si sa grand-mère n'avait jamais vécu, comme si toutes les valeurs qu'elle lui avait transmises n'avaient jamais existé. Elle se souvint d'une phrase que lui avait murmurée Moïra, à la fin : « On ne doit pas effacer tous les chagrins : on doit juste accepter qu'ils deviennent un petit bout de notre chemin. »

Elle avança. Posa la main sur le voile.

Sa voix trembla.

– Je l'ai aimée, et je l'aimerai toujours. Mais je dois la laisser s'en aller... Pour que ce qu'elle m'a donné continue de vivre.

La silhouette se mit à se fissurer, comme un verre fragile.

– Je te laisse partir, Mamie, pour que ton souvenir, lui, puisse rester.

Puis la silhouette éclata en une pluie de petites lumières. Au centre, quelque chose scintilla : l'Étincelle d'Alyone. Nora la ramassa, en larmes. La montagne entière trembla. C'était comme si, privée de la créature qui l'habitait, elle se désagrégeait.

– Descends ! Vite ! hurla Noctel.

Mais les marches se déformaient, les roches se vrillaient, comme si la montagne tentait de retenir Nora : elle voulait encore son chagrin. Encore, encore, encore ! Elle voulait la garder auprès d'elle !

Un pan de falaise s'effondra. Nora faillit glisser dans le vide. Elle agrippa une racine de cristal, mais celle-ci se brisa net sous son poids.

– Tiens bon !

Ses bras tremblaient. Ses jambes cédaient. La montagne rugissait autour d'elle. Elle hurla, plus de peur que de force. Et s'extirpa enfin de l'abîme.

Elle tomba dans les bras minuscules de Noctel, qui vibrait comme un oiseau affolé.

– Tu as survécu à ce que presque personne ne peut affronter, dit-il. Maintenant, vite : le Cœur nous attend.

Ils coururent dans les tunnels qui s'écroulaient derrière eux, traversèrent la forêt qui se refermait comme une mâchoire, et atteignirent enfin la clairière translucide où battait le Cœur d'Alyone.

Lorsqu'elle posa l'Étincelle dans le cœur de la planète, une explosion de lumière embrasa tout Alyone. Le Cœur reprit son battement. Une vague d'aurore se déploya comme une aile gigantesque.

Noctel sourit.

– Tu as fait ce que font les véritables héros. Tu as laissé la lumière circuler au lieu de la retenir.

– Mais ça fait si mal...

– Oui. La lumière naît souvent d'une douleur qui a été acceptée comme telle, qui n'a pas été écrasée au fond de soi. Une douleur à laquelle on a laissé de la place.

Il posa une main sur son poignet.

– Ta grand-mère n'a pas disparu, Nora. Elle marche dans la lumière que tu portes.

Soudain, tout redevint blanc.

Elle se réveilla à bord du vaisseau. Une seconde seulement s'était écoulée.

Mais dehors, dans le ciel, brillait une nouvelle étoile. Une étoile douce, chaleureuse, qu'elle n'avait jamais vue. Et dans cette étoile, elle crut entendre une voix familière, douce comme une promesse : « Je suis là, ma Nora. Va vers demain. »

Nora posa sa main sur le hublot.

Merci, Mamie.

Et pour la première fois depuis longtemps, elle sentit dans sa poitrine une invincible et immense chaleur. Son cœur ! Il n'était plus vide, non ! Il était telle une chambre douce, faite pour accueillir demain. Elle respira librement.

À partir de ce jour, chaque fois que Nora regarderait cette nouvelle étoile, elle sentirait dans sa poitrine la trace brûlante d'un secret immense, celui que même les plus petits peuvent, un jour, rallumer le firmament.

Les auteurs



Baptiste Beaulieu

Médecin dans le sud-ouest, ancien chroniqueur sur France Inter, Baptiste Beaulieu écrit pour tous. Ses romans, poèmes, essais ou encore bandes dessinées partagent la même ambition : apporter espoir et réconfort. Son album jeunesse, *Les gens sont beaux*, paru en 2022 aux éditions des Arènes, est traduit dans le monde entier et remporte le prix Landerneau. En 2024, il publie aux éditions de l'Iconoclaste *Tous les silences ne font pas le même bruit*, un récit percutant sur l'homophobie ordinaire.



Mickaël Brun-Arnaud

Psychologue de formation, Mickaël Brun-Arnaud se consacre aujourd'hui à l'écriture. Ses premiers romans, les *Mémoires de la forêt*, publiés entre 2022 et 2024 à L'école des loisirs remportent un immense succès. Vendue à des centaines de milliers d'exemplaires, traduite à l'international et multirécompensée, la série emblématique aborde des sujets délicats comme la maladie d'Alzheimer avec poésie et empathie.



Lily-Belle de Chollet

Née en 1998 sur la côte bretonne, Lily-Belle de Chollet écrit pour les adolescents et jeunes adultes avec sensibilité, humour et modernité. Ses romans explorent les liens familiaux, l'amitié et les émotions. Lauréate du concours *Find Your Voice* des éditions Nathan, elle y publie *Les voyages forment la jeunesse* en 2023. Depuis, six autres titres ont vu le jour et son dernier roman, *Danser entre nos silences*, est paru en avril 2026 aux éditions Didier jeunesse.



Olivier Gay

Bandes dessinées, romans policiers, fantastiques et de fantasy... Les lecteurs doivent à Olivier Gay un panel d'œuvres diverses, notamment les séries *Fitz* aux éditions du Masque, *Le noir est ma couleur* chez Rageot, *Frigiel et Fluffy* chez Slalom. Auteur multi primé et prolifique, il est également scénariste de bandes dessinées et adaptateur de nombreux films et séries animées, notamment autour d'*Astérix*.



Anne Goscinny

Anne Goscinny est une autrice reconnue pour ses romans sensibles et introspectifs, traduits dans de nombreux pays. En 2018, elle publie le premier tome de sa série *Le monde de Lucrece*, illustrée par Catel, aux éditions Gallimard. Avec cette héroïne malicieuse et touchante, l'autrice séduit à la fois le public et la critique. La série compte aujourd'hui dix tomes, et un onzième volume est attendu en septembre.



Adèle Tariel

Égalité entre les femmes et les hommes, écologie, dérives de la société de consommation, Adèle Tariel aborde sans détour les grandes questions de notre époque. Autrice et journaliste, elle écrit depuis 2010 pour la jeunesse et a déjà publié une trentaine de livres. Son roman pour adolescents *La meute*, inspiré d'une histoire vraie, dénonce le harcèlement scolaire et obtient quatre prix (ainsi qu'une dizaine de sélections).

**Retrouvez la version numérique du recueil
en scannant ce QR Code, ou sur partir-en-livre.fr.**



© CNL, 2026.

Avec le soutien du ministère de la Culture.

Direction d'ouvrage : Magali Fourmaintraux,
Olivier Couderc et Mathilde Lecornet

Direction artistique et illustrations : Caroline Keppy

Direction éditoriale : Joséphine Lacasse

Relecture, correction : Mona Lehmann, V-Script

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation strictement réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse, modifiée par la loi
n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Dépôt légal : mai 2026

Achevé d'imprimer en mai 2026 en France
par l'imprimerie Edgar sur du papier écoresponsable.





6 NOUVELLES DE
Baptiste Beaulieu
Mickaël Brun-Arnaud
Lily-Belle de Chollet
Olivier Gay
Anne Gosciny
Adèle Tariel

**LE CENTRE NATIONAL DU LIVRE
A LE PLAISIR DE VOUS OFFRIR
CE RECUEIL DE SIX NOUVELLES INÉDITES
POUR LES 11-15 ANS, À L'OCCASION
DE LA 12^e ÉDITION DE PARTIR EN LIVRE**

La rue qu'un homme invisible aide une petite fille à traverser ; l'école qui vous apprend à accomplir des prouesses ; le bloc opératoire où l'on soigne son addiction aux réseaux sociaux ; le terrain de sport révélant de nouveaux champions ; le sol où l'on peut se sentir mieux que dans les airs ; la planète Alyone qui apaise les chagrins : dans ces lieux, vous rencontrerez toutes sortes de héros, grands ou petits selon la perspective. Ouvrez ce recueil pour découvrir leurs aventures !

CN 1945
80
ans 2026

1^{er} soutien du livre en France

**Illustrations
de Caroline Kepky**

Ne peut être vendu



9 782959 158520